

La Révolution allemande

1918-1919

textes de Rosa Luxemburg, Otto Rühle, Karl Liebknecht et illustrations

suivi de

La révolte de Wilhelmshaven

(Ikarus, 1944)



Table des matières

Discours d'Otto Rühle au Reichstag.....	3
Un Devoir d'honneur (Rosa Luxemburg).....	5
L'Achéron s'est mis en mouvement (Rosa Luxemburg).....	7
Que veut la Ligue Spartakus ?.....	10
Intervention de Rosa Luxemburg	17
Réponse de Rosa Luxemburg à Otto Rühle	22
« L'ordre règne à Berlin » (Rosa Luxemburg).....	24
Malgré tout ! (Karl Liebknecht).....	29
Annexe :.....	32



Marins de la Division de la Marine du Peuple en décembre 1918 à Berlin

Discours d'Otto Rühle au Reichstag

Le 25 octobre 1918.

Au nom des ouvriers et soldats sociaux-démocrates, qui ne se rattachent ni au parti des socialistes gouvernementaux et dépendants ni au parti des sociaux-démocrates indépendants, et qui sont pourtant des milliers et des milliers, au nom de ces hommes qui revendiquent le droit de se faire entendre du haut de cette tribune, et de dire leur mot dans une situation politiquement et historiquement importante, je veux, très brièvement, préciser notre point de vue sur les problèmes qui ont été au centre des débats de ces derniers jours.

Nous repoussons toute paix d'entente que les gouvernements bourgeois-capitalistes ont l'intention de conclure et sont sur le point de conclure sur le dos des peuples exsangues. A l'époque de l'impérialisme, une paix de compromis qui puisse servir le bien du peuple et les intérêts de la classe ouvrière est chose purement et simplement impossible. Un tel accord ne sera jamais réalisé qu'aux dépens du peuple. Car, la contradiction politique, économique, historique qui oppose le capital au travail, la bourgeoisie au prolétariat, n'a pas été supprimée: elle continue d'exister, et même cette guerre n'a fait que l'élargir et l'approfondir.

S'il est vrai que l'ennemi principal, l'ennemi mortel de la classe prolétarienne est dans son propre pays, on comprendra que le prolétariat ne puisse être d'accord, quand ces ennemis mortels s'entendent et s'allient dans le monde entier aux dépens du prolétariat et contre ses intérêts vitaux.

Dans la paix qu'on envisage, ce dont il s'agit, c'est uniquement de sauver de la catastrophe qui les menace les méthodes d'exploitation et d'asservissement des peuples pratiquées jusqu'ici avec tout ce qu'elles impliquent sur le plan de l'État, du droit, de la législation, de l'économie.

Pour la classe laborieuse, il n'existe pas de paix de compromis sur la base du régime capitaliste. Elle exige une paix fondée sur la force: c'est-à-dire que son ennemie mortelle, la bourgeoisie, doit être vaincue, le gouvernement bourgeois capitaliste renversé, le militarisme mis en pièces; alors le prolétariat révolutionnaire imposera la paix socialiste au régime bourgeois qu'il aura vaincu et jeté bas.

En second lieu, nous repoussons cette prétendue démocratie, ce parlementarisme que le régime bourgeois capitaliste offre au peuple allemand au moment précis où on ne peut plus nier que le militarisme, qui constituait jusqu'ici le rempart le plus solide de la domination de classe réactionnaire, s'effondre irrésistiblement, et où le Haut Commandement lui-même acquiert la conviction que la guerre est définitivement perdue. Cette prétendue démocratie par la grâce de Hindenburg n'est rien d'autre qu'un décor destiné à faire illusion, à égarer l'opinion et qui dissimule une tentative désespérée: en accordant des pseudo-réformes, des réformettes sur le papier, on veut mettre à l'abri l'essentiel, le cœur même de ce système capitaliste, on veut le sauver en empêchant qu'il ne soit traduit devant le tribunal des masses. Il est des sociaux-démocrates pour accepter de tenir le rôle du sauveur de dernière heure, ou celui de bouclier chargé de protéger cette société bourgeoise qui craque de toutes parts: les masses ressentent cette attitude comme une honteuse trahison (*"Très juste ! sur les bancs des sociaux-démocrates indépendants"*). ... Et elles se voient flouées par cette pseudo-démocratie qu'on tente de leur faire prendre pour un gouvernement du peuple.

Les masses, pour se sentir libres, ont besoin de tout autre chose: la démocratie du socialisme, la République fondée sur la révolution socialiste et à cet effet, elles exigent, en premier lieu, l'abdication de l'Empereur en tant qu'instigateur de cette guerre mondiale.

(Bruit prolongé. Le président agite sa sonnette).

Le Président: Monsieur Rühle, vous avez exigé l'abdication de l'Empereur en invoquant des motifs inexacts quand au fond et qui contredisent au respect que l'on doit à l'Empereur. Je vous rappelle à l'ordre.

Otto Rühle: Ce rappel à l'ordre ne lui évitera pas le jugement qui l'attend.

(Désordre dans l'hémicycle. Le président agite sa sonnette).

Le Président: Monsieur Rühle, je vous interdis toute remarque sur mon activité de président. Pour cette remarque, je vous rappelle à l'ordre une seconde fois.

Otto Rühle: ... Enfin nous repoussons la prétendue Société des Nations au sein de laquelle les gouvernements bourgeois capitalistes, avec l'aide une fois encore de certains sociaux-démocrates, veulent se retrouver après la guerre. Cette ligue d'États, cette Société des Nations, quel que soit son nom, ne saurait être qu'une coalition de puissances hostiles aux ouvriers et ennemis de la liberté, une Sainte Alliance constituée pour écraser et étouffer la révolution sociale qui grandit déjà. Nous voyons bien comment les grandes puissances capitalistes s'entendent à merveille pour accomplir cette infamie: étrangler la révolution populaire en Russie, envers laquelle nous nourrissons une sympathie sans bornes. Ce n'est pas d'une Société des nations de type Wilson ou d'un modèle analogue, seulement réalisable sur la base du régime capitaliste, que la classe laborieuse attend sa libération et son salut; elle aspire à la fraternisation de tous les peuples afin d'établir une association qui garantisse durablement la paix et la civilisation sous le signe du socialisme victorieux.

J'appelle toute la classe ouvrière, et en particulier la classe ouvrière d'Allemagne, à conquérir ce socialisme par la révolution ! L'heure de l'action a sonné !



Karl Liebknecht s'adresse à la foule (9 novembre 1918)

Un Devoir d'honneur (Rosa Luxemburg)

Article paru dans *Die Rote Fahne (Le Drapeau rouge)*, journal de la Ligue Spartakiste, **18 novembre 1918**.

Nous n'avons sollicité ni "amnistie" ni pardon pour les prisonniers politiques qui ont été les victimes de l'ancien régime. Nous avons exigé notre droit à la liberté, par la lutte et la révolution, pour les centaines d'hommes et de femmes courageux et fidèles qui ont souffert dans les prisons et les forteresses, parce qu'ils ont lutté pour la liberté du peuple, pour la paix et pour le socialisme, contre la dictature sanglante des impérialistes criminels. Ils sont maintenant tous libérés. Et nous sommes à nouveau prêts pour la lutte.

Ce n'est pas les Scheidemann[1] et leurs alliés bourgeois avec à leur tête le Prince Max von Baden qui nous ont libéré ; c'est la révolution prolétarienne qui a ouvert toutes grandes les portes de nos cellules[2].

Mais une autre catégorie d'infortunés habitants de ces lugubres demeures a été complètement oubliée. Jusqu'ici personne n'a pensé aux êtres pâles et maladifs qui souffrent derrière les murs des prisons pour expier des délits mineurs.

Cependant, eux aussi sont des victimes infortunées de l'ordre social abominable contre lequel se bat la révolution, des victimes de la guerre impérialiste qui a poussé la détresse et la misère jusqu'aux plus extrêmes limites, des victimes de cette épouvantable boucherie qui a déchaîné les instincts les plus bas. La justice de la classe bourgeoise a de nouveau opéré comme un filet laissant échapper les requins voraces tandis que le menu fretin était capturé. Les profiteurs qui ont gagné des millions pendant la guerre ont été acquittés ou s'en sont tirés avec des peines ridicules, mais les petits voleurs ont reçu des peines de prison sévères. Epuisés par la faim et le froid, dans des cellules à peine chauffées, ces enfants oubliés de la société attendent l'indulgence, le soulagement. Ils attendent en vain. Le dernier Hohenzollern[3], en bon souverain, a oublié leur souffrance au milieu du bain de sang international et de l'érosion du pouvoir impérial. Pendant quatre ans, depuis la conquête de Liège, il n'y a pas eu d'amnistie, pas même à la fête officielle des esclaves allemands, l'anniversaire du Kaiser.

La révolution prolétarienne doit maintenant éclairer la sombre vie des prisons par un petit acte de pitié, elle doit écourter les sentences draconiennes, abolir le système disciplinaire barbare (détention en chaînes, châtement corporel), améliorer les traitements, les soins médicaux, les rations alimentaires, les conditions de travail. C'est un devoir d'honneur !

Le système pénal existant, tout imprégné de l'esprit de classe brutal et de la barbarie du capitalisme, doit être totalement aboli. Une réforme complète du système d'accomplissement des peines doit être entreprise. Un système complètement nouveau, en harmonie avec l'esprit du socialisme, ne saurait être basé que sur un nouvel ordre économique et social. Tous les crimes, tous les châtements, ont toujours en fait leurs racines implantées dans le type d'organisation de la société. Cependant, une mesure radicale peut être mise en oeuvre sans délai. La peine capitale, la plus grande honte de l'ultra-réactionnaire code pénal allemand, doit être immédiatement abolie[4]. Pourquoi donc y a-t-il des hésitations de la part de ce gouvernement des ouvriers et des soldats ? Ledebour, Barth, Däumig[5], est-ce que Beccaria[6], qui dénonçait il y a deux cent ans l'infamie de la peine de mort, n'existe pas pour vous ? Vous n'avez pas le temps, vous avez mille soucis, mille difficultés, milles tâches à remplir. Mais calculez, montre en main, combien de temps il vous faut pour dire : « la peine de mort est abolie ». Ou est-ce que vous voulez un débat en longueur, finissant par un vote entre vous sur ce sujet ? Est-ce que vous allez encore vous fourvoyer dans des couches et des couches de formalités, des considérations de compétence, des

questions de tampon approprié et autres inepties ?

Ah, que cette révolution est allemande ! Comme elle est pédante, imprégnée d'arguties, manquant de fougue et de grandeur ! Cette peine de mort qu'on oublie n'est qu'un petit trait, isolé. Mais précisément c'est souvent que de tels traits trahissent l'esprit profond de l'ensemble.

Prenons n'importe quelle histoire de la grande révolution française ; prenons par exemple l'aride Mignet[7]. Quelqu'un peut-il lire ce livre sans sentir battre son coeur et son esprit s'enflammer ? Quelqu'un peut-il, après l'avoir ouvert à n'importe quelle page, le laisser de côté avant d'avoir entendu le dernier accord de cette formidable tragédie ? Elle est comme une symphonie de Beethoven portée jusqu'au gigantesque, une tempête sonnant sur les orgues du temps, grande et superbe dans ses erreurs comme dans ses exploits, dans la victoire comme dans la défaite, dans le premier cri de joie naïve comme dans son souffle final. et quelle est la situation maintenant en Allemagne ? Partout, dans les petites choses comme dans les grandes, on sent qu'on a affaire encore et toujours aux anciens et trop prudents citoyens de la vieille social-démocratie, à ceux pour lesquels la carte de membre du parti est tout, alors que les êtres humains et l'intelligence ne sont rien. Mais l'histoire du monde ne se fait pas sans grandeur de la pensée, sans élévation morale, sans nobles gestes.

Liebknecht et moi, en quittant les résidences hospitalières que nous avons récemment habitées - lui quittant ses camarades de prison dépouillés, moi mes chères pauvres voleuses et prostituées dont j'ai partagé le toit pendant 3 ans et demi - nous leur fîmes ce serment, tandis qu'ils nous suivaient de leurs yeux pleins de tristesse, que nous ne les oublierions pas !

Nous exigeons que le comité exécutif des conseils d'ouvriers et de soldats allège immédiatement le sort des prisonniers dans toutes les institutions pénales d'Allemagne !

Nous exigeons l'élimination de la peine de mort du code pénal allemand !

Des rivières de sang ont coulé en torrents pendant les quatre ans du génocide impérialiste. Aujourd'hui chaque goutte de ce précieux liquide devrait être conservée respectueusement dans du cristal. L'énergie révolutionnaire la plus constante alliée à l'humanité la plus bienveillante : cela seul est la vraie essence du socialisme. Un monde doit être renversé, mais chaque larme qui aurait pu être évitée est une accusation ; et l'homme qui, se hâtant vers une tâche importante, écrase par inadvertance même un pauvre ver de terre, commet un crime.

Notes de *Démocratie Communiste* :

[1] Philip Scheidemann, dirigeant du SPD favorable à la guerre, avait intégré en octobre 1918 le gouvernement impérial dirigé par le prince Max von Baden.

[2] Rosa Luxemburg n'avait elle même été libérée par la révolution que le 8 novembre 1918.

[3] Les Hohenzollern était la dynastie régnant sur l'empire allemand. Il s'agit en l'occurrence de Guillaume II, le kaiser qui venait d'être chassé par la révolution.

[4] La peine de mort ne fût en fait abolie en Allemagne que bien plus tard : en 1949 pour la RFA, en 1987 pour la RDA.

[5] Georg Ledebour, Emil Barth et Ernst Däumig : membres de l'USPD qui avaient des postes dans la nouvelle direction de l'Allemagne.

[6] Cesare Beccaria (1738-1794), philosophe italien.

[7] François-Auguste Mignet (1796-1884), auteur d'une *Histoire de la révolution française*.

L'Achéron s'est mis en mouvement (Rosa Luxemburg)

Publié dans *Rote Fahne* N°12, 27 novembre 1918.

Il s'en va au diable le petit plan pour une révolution allemande bien gentille, « conforme à la Constitution », qui conserve « ordre et tranquillité », et qui considère comme sa tâche première et urgente la protection de la propriété privée capitaliste : l'Achéron s'est mis en mouvement ! Tandis qu'en haut, dans les cercles gouvernementaux, une entente à l'amiable avec la bourgeoisie est maintenue par tous les moyens; en bas, la masse du prolétariat se soulève et brandit son poing menaçant: les grèves ont commencé ! On fait grève en Haute-Silésie, chez Daimler, etc. Ce n'est que le tout premier commencement. Le mouvement va déferler, comme il est naturel, en vagues toujours plus hautes et plus puissantes.

Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? Une révolution a eu lieu. Des ouvriers, des prolétaires, en uniforme ou en bleu de travail, l'ont faite. Au gouvernement, siègent des socialistes, des représentants des ouvriers.

Et qu'est-ce qui a changé pour la masse des travailleurs dans ses conditions quotidiennes de salaires, dans ses conditions de vie ? Rien, ou pour ainsi dire rien. A peine, ici et là, quelques concessions dérisoires ont-elles été faites, que le patronat cherche à reprendre ces miettes au prolétariat.

On console les masses en leur parlant des alouettes qui doivent leur tomber dans le bec toutes rôties quand l'Assemblée Nationale se réunira. Nous devons glisser doucement et « tranquillement » vers la Terre promise du socialisme à l'aide de longs débats, de discours et de résolutions à la majorité parlementaire.

L'instinct de classe sain du prolétariat s'insurge contre ce schéma du crétinisme parlementaire. « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », est-il dit dans le *Manifeste Communiste*. Et « les travailleurs », ce ne sont pas quelques centaines de représentants élus qui dirigent les destinées de la société avec des discours et des contre-discours, ce sont encore moins les deux ou trois douzaines de dirigeants qui occupent les fonctions gouvernementales. La classe ouvrière, ce sont les masses elles-mêmes, dans toute leur ampleur. Ce n'est que par leur collaboration active au renversement des rapports capitalistes que peut être préparée la socialisation de l'économie.

Au lieu d'attendre le bonheur des décrets du gouvernement ou des résolutions de la fameuse Assemblée Nationale, la masse recourt instinctivement au seul moyen qui mène réellement au socialisme : à la lutte contre le capital. Le gouvernement a, jusqu'à maintenant, mis tout en œuvre pour châtrer la révolution, pour instaurer l'harmonie entre les classes, en s'élevant à grands cris contre toutes les menaces qui pèsent sur « l'ordre et la tranquillité ».

La masse du prolétariat jette tranquillement à bas le château de cartes de l'harmonie révolutionnaire des classes, et brandit la redoutable bannière de la lutte des classes.

Le mouvement de grèves qui commence est une preuve que la révolution politique a pénétré jusqu'au fondement social de la société. La révolution prend conscience de ses propres fondements. Elle écarte les décors en carton des changements de personnel, qui n'ont pas changé encore la moindre chose au rapport social entre capital et travail, et elle monte elle-même sur la scène des événements.

La bourgeoisie sent bien qu'on a touché à son point le plus sensible, qu'ici s'arrêtent les inoffensives plaisanteries gouvernementales, et que commence l'affaire terriblement sérieuse de l'affrontement, à visage découvert, de deux ennemis mortels. De là vient l'angoisse mortelle et la fureur déchaînée contre

les grèves. De là viennent les efforts fiévreux des dirigeants syndicaux dépendants pour prendre au filet de leurs vétustes petits moyens bureaucratiques la tempête qui se déchaîne, et pour paralyser et enchaîner les masses.

Vains efforts ! Les petites chaînes de la diplomatie syndicale au service de la domination du capital ont été très efficaces dans la période de stagnation politique antérieure à la guerre mondiale. Dans la période de la révolution, elles échoueront lamentablement.

Déjà, toutes les révolutions bourgeoises des temps modernes ont été accompagnées d'un puissant mouvement de grèves : aussi bien en France, au début du XIXe siècle, pendant les révolutions de juillet et de février, qu'en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Italie.

Tout grand ébranlement social fait naturellement surgir, d'une société reposant sur l'exploitation et l'oppression, de violentes luttes de classes. Tant que la société bourgeoise maintient l'équilibre de son train-train parlementaire, le prolétaire, lui aussi, reste patiemment dans l'engrenage du salariat, et ses grèves n'ont alors que le caractère de faibles corrections apportées à l'esclavage du salariat, qui passe pour immuable.

Mais dès que l'équilibre entre les classes est rompu par une tempête révolutionnaire, le doux clapotis de la surface se transforme en lames menaçantes. Les profondeurs elles-mêmes se mettent en mouvement, l'esclave ne se soulève plus seulement contre la pression trop douloureuse de ses chaînes, il se rebelle contre ses chaînes elles-mêmes.

Il en a été ainsi, jusqu'à maintenant, dans toutes les révolutions bourgeoises. A la fin des révolutions, qui aboutissaient toujours au renforcement de la société bourgeoise, la révolte des esclaves prolétaires s'effondrait, le prolétaire rentrait dans l'engrenage en baissant la tête.

Dans la présente révolution, les grèves qui viennent d'éclater ne constituent pas un conflit « syndical » concernant les conditions de salaires. Elles sont la réponse naturelle des masses au puissant ébranlement que les rapports capitalistes ont subi par suite de l'effondrement de l'impérialisme allemand et de la brève révolution politique des ouvriers et des soldats. Elles sont le commencement d'un affrontement général entre le capital et le travail en Allemagne, elles marquent le commencement de ce puissant et direct affrontement des classes dont l'issue ne saurait être que l'abolition du salariat et l'instauration de l'économie socialiste..

Elles libèrent la force sociale vivante de la révolution actuelle : l'énergie révolutionnaire de classe des masses prolétariennes. Elles ouvrent la période d'activité immédiate de la masse dans son ensemble, de cette activité dont les décrets de socialisation et les mesures de n'importe quel organe représentatif ou gouvernemental ne peuvent constituer que le fond sonore.

Ce mouvement de grèves qui commence est en même temps la critique la plus lapidaire que les masses adressent aux chimères de leurs soi-disant « chefs » sur « l'Assemblée Nationale ». Ils ont déjà la « majorité », les prolétaires en grève dans les usines et les mines ! Les rustres ! Pourquoi n'invitent-ils pas leur patron à un petit débat, pour l'emporter ensuite sur lui par une « majorité écrasante », et imposer toutes leurs exigences, sans un pli, « en respectant l'ordre » ? Ne s'agit-il pas d'abord, et formellement, de véritables bagatelles, de simples détails de conditions de salaire ?

Que M. Ebert ou Haase essaie donc d'aller proposer ce lamentable plan aux mineurs en grève de Haute-Silésie : il recevra sûrement une réponse percutante. Mais ce qui éclate comme bulles de savon, quand il s'agit de bagatelles, devrait tenir le coup quand il s'agit de renverser l'ensemble de l'édifice social !

La masse prolétarienne, par sa simple apparition dans la lutte sociale des classes, par-delà toutes les

insuffisances, toutes les demi-mesures et les lâchetés antérieures de la révolution, passe à l'ordre du jour. L'Achéron s'est mis en mouvement, et les avortons qui mènent leur petit jeu à la pointe de la révolution feront la culbute, à moins qu'ils ne comprennent enfin le format colossal du drame historique mondial auquel ils sont mêlés.

Que veut la Ligue Spartakus ?

Publié dans *Die rote Fahne* le 14 décembre 1918.

1

Le 9 novembre, en Allemagne, les ouvriers et soldats ont mis en pièces l'ancien régime. Sur les champs de bataille de France s'était dissipée l'illusion sanglante que le sabre prussien régnait en maître sur le monde. La bande de criminels qui avait allumé l'incendie mondial et précipité l'Allemagne dans une mer de sang était arrivée au bout de son latin. Trompé pendant quatre ans le peuple qui, au service de ce Moloch, avait oublié les devoirs qu'impose la civilisation, le sentiment de l'honneur et l'humanité, qui s'était laissé utilisé pour n'importe quelle infamie, ce peuple se réveillait de son sommeil de quatre années — et devant lui béait un gouffre.

Le 9 novembre, le prolétariat allemand s'est dressé pour se débarrasser du joug honteux qui l'accablait. Les Hohenzollern furent chassés, des conseils d'ouvriers et de soldats, élus.

Mais les Hohenzollern n'ont jamais été que les gérants de la bourgeoisie impérialiste et des Junkers. La bourgeoisie et sa domination de classe, tel est le véritable responsable de la guerre mondiale en Allemagne aussi bien qu'en France, en Russie comme en Angleterre, en Europe comme en Amérique. Ce sont les capitalistes de tous les pays qui ont donné le signal du massacre des peuples. Le capital international est ce Baal insatiable dans la gueule sanglante duquel ont été jetés des millions et des millions de victimes humaines.

La guerre mondiale a placé la société devant l'alternative suivante : ou bien maintien du capitalisme, avec de nouvelles guerres et un rapide effondrement dans le chaos et l'anarchie ou bien abolition de l'exploitation capitaliste.

Avec la fin de la guerre mondiale, la bourgeoisie et sa domination de classe ont perdu tout droit à l'existence. La bourgeoisie n'est plus en mesure de tirer la société du terrible chaos économique que l'orgie impérialiste a laissé après elle.

Dans des proportions énormes, des moyens de production ont été anéantis ; des millions d'ouvriers, les meilleures cohortes et les plus actives de la classe ouvrière, ont été massacrés. Lorsque ceux qui sont restés en vie rentrent dans leurs foyers, ils voient devant eux le visage grimaçant du chômage, de la famine et des maladies qui menacent d'anéantir jusqu'à la racine la force populaire. Le fardeau énorme des dettes de guerre rend inéluctable la banqueroute financière de l'Etat.

Pour échapper à cette confusion sanglante, pour ne pas choir dans cet abîme béant, il n'existe d'autre recours, d'autre issue, d'autre salut que le socialisme. Seule la révolution mondiale du prolétariat peut mettre de l'ordre dans ce chaos, donner à tous du travail et du pain, mettre un terme au déchirement réciproque des peuples, apporter à l'humanité écorchée la paix, la liberté et une civilisation véritable ; A bas le salariat ! Tel est le mot, d'ordre de l'heure : au travail salarié et à la domination de classe doit se substituer le travail coopérateur, les moyens de travail ne doivent plus être le monopole d'une classe, mais devenir le bien commun de tous. Plus d'exploiteurs ni d'exploités ! Réglementation de la production et répartition des produits dans l'intérêt de tous ; suppression à la fois du mode de production actuel, de l'exploitation et du pillage et aussi du commerce actuel qui n'est qu'escroquerie.

A la place des patrons et de leurs esclaves salariés, des travailleurs coopérateurs libres. Le travail cesse d'être un tourment pour quiconque, parce qu'il est le devoir de tous ! Une existence digne et humaine pour quiconque remplit ses obligations envers la société. Dès lors la faim n'est plus la malédiction qui

pèse sur le travail, mais la sanction de l'oisiveté.

C'est seulement dans une telle société que sont extirpées les racines de la haine chauvine et de l'asservissement des peuples. C'est alors seulement que la terre ne sera plus souillée par l'holocauste d'être humains, c'est alors seulement qu'on pourra dire : cette guerre a été la dernière !

A l'heure présente le socialisme est l'ultime planche de salut de l'humanité. Au-dessus des remparts croulants de la société capitalistes on voit briller en lettres de feu, le dilemme prophétique du *Manifeste du Parti communiste* :

Socialisme ou barbarie !

2

La réalisation du régime socialiste est la tâche la plus grandiose qui ait jamais incombé dans l'histoire du monde à une classe et à une révolution. Cette tâche requiert une transformation totale de l'État et un bouleversement complet des fondements économiques et sociaux de la société.

Cette transformation, ce bouleversement ne sauraient être décrétés par quelque autorité, commission ou Parlement : seules les masses peuvent les entreprendre et les réaliser.

Dans toutes les révolutions antérieures, c'était une toute petite minorité de la population qui menait la lutte, en fixait les objectifs et l'orientation, n'utilisant la masse que comme un instrument pour faire triompher ses propres intérêts, les intérêts de la minorité. La révolution socialiste est la première qui ne puisse triompher que dans l'intérêt de la grande majorité et grâce à la grande majorité des travailleurs.

La masse du prolétariat est appelée non seulement à fixer consciemment l'objectif et l'orientation de la révolution, mais elle doit nécessairement faire entrer elle-même dans la vie, pas à pas, par son activité propre, le socialisme.

L'essence de la société socialiste réside en ceci : la masse laborieuse cesse d'être une masse que l'on gouverne, pour vivre elle-même la vie politique et économique dans sa totalité et pour l'orienter par une détermination consciente et libre.

Aussi du sommet de l'Etat à la plus petite commune, la masse prolétarienne doit-elle substituer aux organes de la domination bourgeoise dont elle a hérité : *Bundesrat* (Conseil fédéral), parlements, conseils municipaux, ses propres organes de classe : les conseils d'ouvriers et de soldats. Il lui faut occuper tous les postes, contrôler toutes les fonctions, mesurer tous les besoins de l'Etat à l'aune de ses propres intérêts de classe et à l'aune des tâches socialistes. Et ce n'est que par une osmose permanente, vivante, entre les masses populaires et leurs organismes, les conseils d'ouvriers et de soldats, que pourra être insufflé à l'Etat un esprit socialiste.

A son tour, la révolution économique ne peut s'accomplir que sous la forme d'un procès dont la masse prolétarienne sera l'agent. S'agissant de la socialisation, les décrets pris par les autorités révolutionnaires suprêmes ne sont que phrases vides, si l'on en reste là. Seule la classe ouvrière peut, par son action, leur donner vie. Dans une lutte tenace contre le capital, dans un corps à corps livré dans chaque entreprise, grâce à la pression directe des masses, aux grèves, grâce à la mise sur pieds de leurs organismes représentatifs permanents, les ouvriers peuvent s'assurer le contrôle et en fin de compte la direction effective de la production.

Les masses de prolétaires doivent apprendre à n'être plus ces machines inertes que le capitaliste installe tout au long du procès de production, mais à devenir des hommes qui, par leurs pensées, leurs activités libres, guident ce procès. Ils doivent acquérir le sentiment des responsabilités propre à des membres

agissants de la communauté, unique propriétaire de la totalité de la richesse sociale. Il leur faut faire preuve de zèle, sans le fouet du patron ; développer la productivité, sans garde-chiourme capitaliste ; faire preuve de discipline, sans que pèse sur eux le moindre joug, et d'ordre, sans maître pour les commander. L'idéalisme le plus élevé dans l'intérêt de la communauté, l'autodiscipline la plus stricte, un sens civique véritable constituent le fondement moral de la société socialiste, tout comme la passivité, l'égoïsme et la corruption constituent le fondement moral de la société capitaliste.

Toutes ces vertus civiques socialistes, ainsi que les connaissances et les capacités nécessaires à la direction des entreprises socialistes, la classe ouvrière ne saurait les acquérir que par son activité propre, en faisant elle-même sa propre expérience.

La socialisation de la société ne saurait être réalisée dans toute son ampleur que par une lutte opiniâtre, infatigable de la masse des ouvriers sur tous les points où le travail affronte le capital, où le peuple et la bourgeoisie, avec sa domination de classe, se regardent les yeux dans les yeux. La libération de la classe ouvrière doit être nécessairement l'œuvre de la classe ouvrière elle-même.

3

Dans les révolutions bourgeoises, l'effusion de sang, la terreur, le crime politique étaient des armes indispensables entre les mains des classes montantes. La révolution prolétarienne n'a nul besoin de la terreur pour réaliser ses objectifs. Elle hait et abhorre l'assassinat. Elle n'a pas besoin de recourir à ces moyens de lutte parce qu'elle ne combat pas des individus, mais des institutions, parce qu'elle n'entre pas dans l'arène avec des illusions naïves qui, déçues, entraîneraient une vengeance sanglante. Ce n'est pas la tentative désespérée d'une minorité pour modeler par la force le monde selon son idéal, c'est l'action de la grande masse des millions d'hommes qui composent le peuple, appelés à remplir leur mission historique et à faire de la nécessité historique une réalité.

Mais la révolution prolétarienne sonne en même temps le glas de toute servitude et de toute oppression ; voilà pourquoi se dressent contre elle dans une lutte à mort, comme un seul homme, tous les capitalistes, les Junkers, les petits-bourgeois, les officiers, bref tous les profiteurs ou les parasites de l'exploitation et de la domination de classe.

C'est pure folie que de s'imaginer que les capitalistes pourraient se plier de bon gré au verdict socialiste d'un Parlement, d'une Assemblée nationale, qu'ils renonceraient tranquillement à la propriété, au profit, aux privilèges de l'exploitation. Toutes les classes dominantes ont lutté jusqu'au bout pour leurs privilèges, avec l'énergie la plus tenace. Les patriciens de Rome tout comme les barons féodaux du moyen âge, les gentlemen anglais, tout comme les marchands d'esclaves américains, les boyards de Valachie, tout comme les soyeux lyonnais — tous ont versé des torrents de sang, ont marché sur des cadavres, au milieu des incendies et des crimes, ils ont déchaîné la guerre civile et trahi leur pays, pour défendre leur pouvoir et leurs privilèges.

Dernier rejeton de la caste des exploiters, la classe capitaliste impérialiste surpasse en brutalité, en cynisme, la bassesse de toutes celles qui l'ont précédée. Elle défendra ce qu'elle a de plus sacré : le profit et le privilège de l'exploitation avec ses dents et ses ongles. Elle emploiera les méthodes sadiques dont elle a fait montre dans toute sa politique coloniale et au cours de la dernière guerre. Contre le prolétariat elle mettra en mouvement le ciel et l'enfer ; elle mobilisera la paysannerie contre les villes, excitera des couches ouvrières rétrogrades contre l'avant-garde socialiste, elle se servira d'officiers pour organiser des massacres, tentera de paralyser toute mesure socialiste par les mille moyens de résistance passive, elle suscitera contre la révolution vingt Vendées, elle appellera à son secours l'ennemi de l'extérieur, les Clemenceau, les Lloyd George et les Wilson avec leurs armes, préférant transformer l'Allemagne en un

tas de décombres fumants plutôt que de renoncer de plein gré à l'esclavage du salariat.

Toutes ces résistances, il faudra les briser pas à pas d'une main de fer en faisant preuve d'une énergie sans défaillance. A la violence de la contre-révolution bourgeoise, il faut opposer le pouvoir révolutionnaire du prolétariat, aux attentats, aux intrigues ourdies par la bourgeoisie, la lucidité inébranlable, la vigilance et l'activité jamais en défaut de la masse prolétarienne. Aux menaces de la contre-révolution, l'armement du peuple et le désarmement des classes dominantes. Aux manœuvres d'obstruction parlementaire de la bourgeoisie, l'organisation inventive et active de la masse des ouvriers et des soldats. A l'omniprésence et aux mille moyens dont dispose la société bourgeoise, il faudra opposer le pouvoir de la classe ouvrière décuplé par l'union et la concentration. Seul le front uni de l'ensemble du prolétariat allemand, rassemblant le prolétariat du Sud de l'Allemagne et celui du Nord de l'Allemagne, le prolétariat urbain et le prolétariat agricole, seul le front des ouvriers et des soldats, les contacts idéologiques vivants entre la révolution allemande et l'Internationale, l'élargissement de la révolution allemande aux dimensions de la révolution mondiale du prolétariat, permettront de créer le soubassement de granit sur lequel on construira l'édifice de l'avenir.

La lutte pour le socialisme est la guerre civile la plus fantastique que l'histoire du monde ait jamais connue, et la révolution prolétarienne doit se doter des moyens nécessaires, elle doit apprendre à les utiliser pour lutter et vaincre.

Doter de la sorte la masse compacte de la population laborieuse de la totalité du pouvoir politique pour qu'elle accomplisse les tâches révolutionnaires, c'est ce qu'on appelle la dictature du prolétariat : la démocratie véritable. Il n'y a pas démocratie, lorsque l'esclave salarié siège à côté du capitaliste, le prolétaire agricole à côté du Junker dans une égalité fallacieuse pour débattre de concert, parlementairement, de leurs problèmes vitaux. Mais lorsque la masse des millions de prolétaires empoigne de ses mains calleuses la totalité du pouvoir d'Etat, tel le dieu Thor brandissant son marteau, pour l'abattre sur la tête des classes dominantes, alors seulement existe une démocratie qui ne soit pas une duperie.

Pour permettre au prolétariat d'accomplir ses tâches la Ligue spartakiste exige :

Mesures immédiates pour assurer le triomphe de la révolution

1. Désarmement de toute la police, de tous les officiers ainsi que des soldats d'origine non prolétarienne, désarmement de tous ceux qui font partie des classes dominantes.
2. Réquisition de tous les stocks d'armes et de munitions ainsi que des usines d'armement par les soins des conseils d'ouvriers et de soldats.
3. Armement de l'ensemble du prolétariat masculin adulte qui constituera une milice ouvrière. Constitution d'une garde rouge composée de prolétaires qui sera le noyau actif de la milice et aura pour mission de protéger en permanence la révolution contre les attentats et les intrigues contre-révolutionnaires.
4. Suppression du pouvoir de commandement des officiers et des sous-officiers ; substitution d'une discipline librement consentie par les soldats à l'obéissance passive à la prussienne. Election de tous les supérieurs par les hommes de troupe avec droit permanent de les révoquer, abolition de la juridiction militaire.
5. Eviction des officiers et des capitulars de tous les conseils de soldats.
6. Remplacement de tous les organes politiques et de toutes les autorités de l'ancien régime par des

hommes de confiance délégués par les conseils d'ouvriers et de soldats.

7. Mise en place d'un tribunal révolutionnaire devant lequel comparaitront les principaux responsables de la guerre et de sa prolongation : les Hohenzollern, Ludendorff, Hindenburg, Tirpitz et leurs complices, ainsi que tous les conjurés de la contre-révolution.
8. Réquisition immédiate de tous les stocks de vivres en vue d'assurer le ravitaillement de la population.

Mesures politiques et sociales

1. Abolition de tous les États particuliers : création d'une République allemande socialiste unifiée.
2. Élimination de tous les parlements et de tous les conseils municipaux, leurs fonctions étant dévolues aux conseils d'ouvriers et de soldats et aux comités que ceux-ci désigneraient.
3. Élection de conseils d'ouvriers dans toute l'Allemagne par les soins de la classe ouvrière adulte des deux sexes, à la ville et à la campagne, par entreprise ; élection de conseils de soldats par les hommes de troupe à l'exclusion des officiers et des capitulaires ; les ouvriers et les soldats ont le droit à tout instant de révoquer leurs représentants.
4. Élection de délégués des conseils d'ouvriers et de soldats dans tout le Reich en vue de constituer le Conseil central des conseils d'ouvriers et de soldats qui élira à son tour un Comité exécutif ; celui-ci sera l'organisme suprême du pouvoir législatif et exécutif.
5. Le Conseil central se réunira au minimum une fois tous les trois mois avec chaque fois réélection des délégués. Le Conseil aura pour mission d'exercer un contrôle permanent sur l'activité du Comité exécutif et d'établir un contact vivant entre la masse des conseils d'ouvriers et de soldats de tout le Reich, et l'organisme gouvernemental suprême qui les représente. Les conseils d'ouvriers et de soldats locaux ont le droit à tout instant de révoquer et de remplacer leurs délégués au Conseil central au cas où ceux-ci n'agiraient pas conformément au mandat qui leur a été donné. Le Comité exécutif a le droit de nommer les commissaires du peuple, ainsi que les autorités centrales du Reich et les fonctionnaires ; il peut également les révoquer.
6. Suppression de toutes les différences de caste, de tous les ordres et de tous les titres ; hommes et femmes ont même droits et la même position sociale.
7. Mesures sociales importantes : réduction du temps de travail pour lutter contre le chômage et pour tenir compte de la faiblesse physique de la classe ouvrière, conséquence de la guerre mondiale ; fixation de la journée de travail à six heures au maximum.
8. Le système de ravitaillement, de logement, les services de santé et l'éducation nationale seront réorganisés de fond en comble dans le sens et dans l'esprit de la révolution prolétarienne.

Mesures économique immédiates

1. Confiscation de tous les biens dynastiques et de tous les revenus dynastiques au profit de la communauté.
2. Annulation des dettes de l'État et de toutes autres dettes publiques, ainsi que de tous les emprunts de guerre à l'exclusion des souscriptions au-dessous d'un certain taux, qui sera fixé par le Conseil central des conseils d'ouvriers et de soldats.
3. Expropriation de toutes exploitations agricoles grandes et moyennes, constitution de coopératives agricoles socialistes dépendant d'une direction centrale à l'échelle du Reich ; les

petites exploitations paysannes demeureront la propriété de leurs détenteurs actuels jusqu'à ce que ceux-ci adhèrent librement aux coopératives socialistes.

4. La République des Conseils procédera à l'expropriation de toutes les banques, mines, usines sidérurgiques ainsi que de toutes les grandes entreprises industrielles et commerciales.
5. Confiscation de toutes les fortunes au-dessus d'un niveau qui sera fixé par le Conseil central.
6. Prise en main de l'ensemble des transports publics par la République des Conseils.
7. Élections dans toutes les usines de conseils d'entreprise qui, en accord avec les conseils ouvriers, auront à régler toutes les affaires intérieures de l'entreprise, les conditions de travail, à contrôler la production, et, finalement, à prendre en main la direction de l'usine.
8. Mise en place d'une Commission centrale de grève qui, en collaboration permanente avec les conseils d'entreprise, aura pour tâche de coordonner le mouvement de grève qui s'amorce dans l'ensemble du Reich et d'en assurer l'orientation socialiste en lui garantissant l'appui sans défaillance du pouvoir politique des conseils d'ouvriers et de soldats.

Tâches internationales

- Rétablissement immédiat des relations avec les partis frères des pays étrangers afin de donner à la révolution socialiste une base internationale et d'établir et de garantir la paix par la fraternisation internationale et le soulèvement révolutionnaire du prolétariat du monde entier.

Voilà ce que veut la Ligue spartakiste !

Et parce que Spartacus veut cela, parce qu'il est celui qui exhorte les révolutionnaires et les pousse à agir, parce qu'il est la conscience socialiste de la révolution, il est haï, calomnié, persécuté par tous les ennemis secrets ou avérés de la révolution et du prolétariat.

Clouez Spartacus sur la croix ! crient les capitalistes tremblant pour leurs coffres-forts.

Clouez-le sur la croix ! crient les petits-bourgeois, les officiers, les antisémites, les laquais de la presse bourgeoise qui tremblent pour les bifteaks que leur vaut la domination de classe de la bourgeoisie.

Clouez-le sur la croix ! s'écrient les Scheidemann qui, tel Judas Iscariote, ont vendu les ouvriers à la bourgeoisie et qui tremblent pour les petits profits de la domination politique.

Clouez-le sur la croix ! répètent encore, comme un écho, des couches de la classe ouvrière qu'on trompe et qu'on abuse, des soldats qui ne savent pas qu'ils s'en prennent à leur propre chair et à leur propre sang quand ils s'en prennent à la Ligue spartakiste.

Dans ces cris de haine, dans ces calomnies, se mêlent les voix de tous les éléments contre-révolutionnaires, hostiles au peuple et au socialisme, de tous les éléments troubles, suspects, et que le grand jour effraie. Et cette haine confirme que Spartacus est le cœur de la révolution et que l'avenir lui appartient.

La Ligue spartakiste n'est pas un parti qui veuille parvenir au pouvoir en passant par-dessus la classe ouvrière ou en se servant de la masse des ouvriers.

La Ligue spartakiste n'est que la fraction la plus consciente du prolétariat qui indique à chaque pas aux larges masses de la classe ouvrière leurs tâches historiques, qui, à chaque étape particulière de la révolution, représente le but final socialiste et qui, dans toutes les questions nationales, défend les intérêts de la révolution prolétarienne mondiale.

La Ligue spartakiste refuse de partager le pouvoir avec les Scheidemann, les Ebert, avec ces hommes de main de la bourgeoisie parce qu'elle considère que collaborer avec eux, c'est trahir les principes

fondamentaux du socialisme, renforcer la contre-révolution et paralyser la révolution.

La Ligue spartakiste refusera également de prendre le pouvoir uniquement parce que les Scheidemann-Ebert se seraient usés au pouvoir et que les indépendants auraient abouti à une impasse en collaborant avec eux.

La Ligue spartakiste ne prendra jamais le pouvoir que par la volonté claire et sans équivoque de la grande majorité des masses prolétariennes dans l'ensemble de l'Allemagne. Elle ne le prendra que si ces masses approuvent consciemment ses vues, les buts et les méthodes de lutte de la Ligue spartakiste.

La révolution prolétarienne ne peut accéder à une totale lucidité et maturité qu'en gravissant pas à pas, par degrés, l'amer Golgotha de ses propres expériences, en passant par bien des défaites et des victoires.

La victoire de la Ligue spartakiste ne se situe pas au début mais à la fin de la révolution : elle s'identifie à la victoire des millions d'hommes qui constituent la masse du prolétariat socialiste.

Debout prolétaires ! Au combat ! Il s'agit de conquérir tout un monde et de se battre contre tout un monde. Dans cette ultime lutte de classes de l'histoire mondiale où il y va des objectifs les plus nobles de l'humanité, nous lançons à nos ennemis ces mots : sur leur face, nos poings, notre genou sur leur poitrine !

La Ligue Spartakus.



Les 12 membres de la direction spartakiste en janvier 1919

Intervention de Rosa Luxemburg à l'A.G. de l'U.S.P.D. du Grand-Berlin

(15 décembre 1918)

Depuis quelques jours, trois socialistes de l'USPD ("Socialistes Indépendants", scission de gauche d'une social-démocratie allemande passée à l'union sacrée et à la participation gouvernementale pendant la guerre) ont rejoint le gouvernement Ebert, dont son président Hugo Haase (Liebknecht, pressenti le 9 novembre, a refusé). Les spartakistes quitteront bientôt l'USPD, dont les 3 ministres se retireront le gouvernement.

Le camarade Haase vient de prononcer un réquisitoire contre sa propre politique et un plaidoyer en faveur de la politique des Ebert-Scheidemann. Il a dit que Liebknecht était prêt à participer au gouvernement, mais il a omis de préciser la condition fixée par Liebknecht. Cette condition, c'était que le nouveau gouvernement fasse une politique socialiste de principe. A cette condition, aujourd'hui encore, nous sommes tout prêts à participer au gouvernement. En ce qui concerne les événements à Schwartzkopff que nous signale un camarade, il ne s'agit que d'un changement d'humeur d'une unité.

Cinq semaines se sont écoulées depuis le 9 novembre. La situation s'est entre-temps radicalement modifiée. Aujourd'hui la réaction est bien plus puissante que le premier jour. Et Haase de nous dire: voyez l'ampleur de tout ce que nous avons réalisé. Il eût été de son devoir de nous montrer les progrès de la contre-révolution, qui a été favorisée par le gouvernement où Haase siège. Au lieu d'empêcher la contre-révolution le gouvernement a renforcé la bourgeoisie et la réaction. Vraiment, la bourgeoisie ne pouvait souhaiter gouvernement qui lui soit plus favorable: il est la feuille de vigne masquant ses objectifs contre-révolutionnaires.

Le gouvernement actuel n'a même pas pris les mesures les plus élémentaires. A-t-il annulé les dettes de guerre ? A-t-il armé le peuple pour la défense de la Révolution ? Il a interdit la Garde rouge, et reconnu par contre la Garde blanche de Wels. Lors du putsch du 6 décembre, tous les fils de la contre-révolution aboutissaient à Ebert et Wels. Tous les officiers et tous les généraux, Lequis comme Hindenburg, approuvent la plate-forme choisie par le gouvernement et Haase vient nous dire que ce gouvernement est un gouvernement socialiste. Ce sont de telles méthodes qui sèment la confusion dans les rangs du prolétariat. Au lendemain du 6 décembre les Indépendants devaient quitter le gouvernement, refuser de prendre la responsabilité des événements pour secouer les masses, pour leur dire: « La Révolution est en danger ! » On ne l'a pas fait: on endort les masses, et le discours de Haase tout à l'heure n'a été que la continuation de cette politique.

Haase a énuméré les hauts faits du nouveau gouvernement: il s'agit uniquement de réformes bourgeoises qui nous prouvent à quel stade rétrograde se trouvait l'Allemagne. Ce sont là les vieilles dettes de la bourgeoisie et non pas les conquêtes révolutionnaires du prolétariat que nous attendions.

Haase a dit ensuite que nous ne devons pas copier servilement la tactique des Russes, car, sur le plan économique, l'Allemagne est plus avancée. Mais nous devons apprendre des Russes. Les bolcheviks ont dû commencer par faire moisson d'expériences. Nous pouvons nous approprier les fruits de cette expérience.

Le socialisme n'est pas une question d'élections parlementaires, mais une question de force. Les prolétaires doivent affronter la bourgeoisie dans une lutte de classe sans merci, poitrine contre poitrine et face à face. Pour ce combat, il faut armer le prolétariat. Les discussions et résolutions adoptées à la

majorité n'ont plus d'importance. Hasse a plaidé pour l'ajournement de l'Assemblée nationale mais il n'en considère pas moins l'Assemblée nationale comme l'arène de la lutte politique. La direction du parti des Indépendants avait choisi avril comme date pour l'Assemblée nationale. Les représentants des Indépendants au gouvernement ont tourné casaque et fixé les élections au 16 février.

Haase a célébré le principe de la démocratie. Eh bien si ce principe est valable, qu'on commence donc par l'appliquer dans notre parti. Mais alors il faut convoquer immédiatement le Congrès de notre parti, pour que les masses puissent dire si elles veulent encore de ce gouvernement.

Si l'U.S.P. vient de subir à Berlin une défaite à l'occasion des élections [au premier Congrès des conseils de travailleurs et de soldats, 14-12-1918], la cause véritable en est la politique que mène Haase au sein du gouvernement. (interruptions). Quelle erreur d'en rendre les spartakistes responsables, alors que c'est nous qui en avons appelé à la conscience socialiste des masses ! Haase et ses amis ont combattu quatre années durant les sociaux-patriotes pour finir par faire la paix avec eux. Voilà pourquoi ils sont les vrais responsables.

Haase a voulu nous faire grief de nous soumettre à l'opinion de la masse, sous prétexte que nous refusons de prendre le pouvoir sans l'accord des masses. Nous ne nous soumettons pas aux masses et ne pratiquons pas l'attentisme, mais nous entendons dénoncer vos demi-vérités et vos faiblesses. Si Haase et ses amis quittent le gouvernement, ce geste secouera les masses, leur ouvrira les yeux. Mais si vous persistez à couvrir les actes du gouvernement, les masses se soulèveront et vous balaieront. A présent, en période révolutionnaire, ce ne sont pas des discours, des brochures, qui peuvent constituer le travail d'explication nécessaire. Ce qui importe à présent c'est l'explication par les actes.

C'est vrai, la situation au sein de l'U.S.P. est intenable car y sont réunis des éléments qui ne vont pas ensemble. Soit on est décidé à faire cause commune avec les sociaux-patriotes, soit il faut marcher avec la Ligue Spartacus. C'est le Congrès qui devrait trancher. Mais quand nous réclamons la convocation du Congrès, Haase se bouche les oreilles, tout comme Scheidemann se bouchait les oreilles pour ne pas nous entendre pendant la guerre, quand nous formulions la même revendication.

Je soumetts à l'assemblée la résolution suivante:

L'Assemblée extraordinaire des adhérents de l'U.S.P. du Grand-Berlin réunie le 15-12-1918:

1. exige le retrait immédiat des représentants de l'U.S.P. dans le gouvernement Ebert-Scheidemann;
2. repousse la convocation de l'Assemblée nationale qui ne saurait aboutir qu'à renforcer la contre-révolution et empêcher la réalisation des objectifs socialistes de la Révolution;
3. demande le transfert immédiat de tous les pouvoirs vers les Conseils d'ouvriers et de soldats, le désarmement de la contre-révolution, l'armement de la population ouvrière, la constitution d'une Garde rouge pour défendre la Révolution, la dissolution du Conseil des commissaires du peuple d'Ebert, la remise du pouvoir d'État au Comité exécutif des Conseils d'ouvriers et de soldats.
4. demande la convocation immédiate du Congrès de l'U.S.P.

Nous sommes à un moment d'importance historique, peu de temps avant la réunion du Conseil central [Congrès des conseils d'ouvriers et de soldats]. La révolution est presque au bord du gouffre. Le prolétariat doit la tirer d'une poigne de fer. Le gouvernement a tout fait pour enlever par avance tout pouvoir au Conseil central des conseils, il a désarmé la population civile et le prolétariat, a pris des mesures dirigées contre la révolution qui sèment la confusion dans les masses. C'est contre cette politique qu'il s'agit de mener une lutte implacable. (*Vifs applaudissements*).



Manif spartakiste devant le parlement de Prusse, 16 décembre 1918

Assemblée nationale ou gouvernement des conseils?

(Rosa Luxemburg)

Article paru dans *Die Rote Fahne* du 17 décembre 1918. Traduit de l'allemand par Stanislas Ache.

Telle est la question posée au deuxième point de l'ordre du jour de l'Assemblée nationale des conseils des ouvriers et soldats, telle est en réalité la question centrale de la révolution en ce moment. Assemblée nationale ou tout le pouvoir aux Conseils des ouvriers et soldats, abandon du socialisme ou lutte de classe la plus résolue du prolétariat armé contre la bourgeoisie, voilà le dilemme. Réaliser le socialisme par la voie parlementaire, par simple décision majoritaire, que voilà un projet idyllique! Il est navrant de voir que cette fantaisie rose tombée du ciel ne tient même pas compte de l'expérience historique de la révolution bourgeoise, et encore moins du caractère propre de la révolution prolétarienne.

Que s'était-il passé en Angleterre? C'était là le berceau du parlementarisme, c'était là qu'il s'était développé le plus tôt et le plus vigoureusement. Lorsqu'en 1649, l'heure de la première révolution bourgeoise moderne sonna en Angleterre, le Parlement anglais était déjà vieux de plus de trois cent ans d'histoire. Aussi le Parlement devint-il, dès les premiers moments de la révolution, son centre, son bastion, son quartier général. Toutes les phases de la révolution anglaise, depuis les premières échaffourées jusqu'au procès et à l'exécution capitale de Charles Stuart, s'étaient déroulées dans le célèbre Long Parlement qui était un outil inégalable et docile aux mains de la bourgeoisie montante.

Et qu'en résulta-t-il? Ce parlement fut obligé de mettre sur pied une "armée parlementaire" spéciale, conduite par des généraux parlementaires, élus en son sein, afin de battre le féodalisme —l'armée des "Cavaliers" fidèles au roi —au cours d'une guerre civile longue, acharnée et sanglante. Le sort de la révolution anglaise s'était décidé, non pas au cours des débats dans l'abbaye de Westminster —quel que fût son rôle de centre spirituel de la révolution —mais sur les champs de bataille de Marston Moor et Naseby; non pas grâce aux brillantes joutes oratoires au Parlement, mais grâce à la cavalerie paysanne, aux "côtes de fer" de Cromwell. Ainsi la révolution parcourut son chemin, du Parlement à la guerre civile, à la violente "purge" du Parlement, opérée à deux reprises, pour aboutir enfin à la dictature de Cromwell.

Et en France? C'est là qu'a germé pour la première fois l'idée d'une Assemblée nationale. Intuition géniale de l'instinct de classe, à la dimension de l'histoire universelle que celle-là, lorsque Mirabeau et les autres déclarèrent en 1789 que les trois *états*, la noblesse, le clergé et le tiers état, séparés jusqu'alors, devraient désormais siéger *en commun* sous le nom d'Assemblée nationale. Cette assemblée fut, en effet, en raison même de la session commune des états, un outil de la lutte de classe bourgeoise. Grâce aux fortes minorités apparues au sein des deux autres états, le tiers état, c'est-à-dire la bourgeoisie révolutionnaire, disposa d'emblée d'une majorité compacte dans l'Assemblée nationale.

En qu'en résulta-t-il? La Vendée, l'émigration, la trahison des généraux, l'insurrection de cinquante départements, les guerres de coalition de l'Europe féodale et, finalement, comme unique moyen d'assurer la victoire de la révolution, la dictature et son aboutissement: la Terreur!

C'est dire le peu de poids que possédait cette majorité parlementaire pour mener à bien la révolution bourgeoise. Et pourtant, qu'est-ce que l'opposition entre la bourgeoisie et le féodalisme comparée à l'abîme béant que sépare de nos jours le Travail et le Capital? Qu'est-ce qu'est la conscience de classe de

l'un ou de l'autre des combattants entrés en lice en 1649 et 1789 comparée à la haine mortelle et inextirpable qui anime le prolétariat comme la classe capitaliste? Ce n'est pas pour rien que Karl Marx a braqué la lumière de sa science sur les ressorts les plus cachés des mécanismes économiques et politiques de la société bourgeoise. Ce n'est pas pour rien qu'il a étudié les actes et les agissements de celle-ci jusque dans les moindres recoins de ses sentiments et de ses pensées, en tant que la conséquence du grand fait central: que la bourgeoisie se nourrit, tel le vampire, du sang du prolétariat.

Ce n'est pas pour rien qu'August Bebel s'écria à la fin de son célèbre discours au congrès de Dresde: "Je suis et je reste un ennemi mortel de la société bourgeoise!"

C'est le grand combat final où il y va de l'existence ou de la fin de l'exploitation y va d'un tournant de l'histoire de l'humanité. C'est un combat qui ne souffre aucune tergiversation, aucun compromis, aucun quartier.

Cet ultime combat, dont les tâches considérables dépasseront toutes celles du passé, devra réussir une chose qu'aucune lutte de classes, aucune révolution n'a jamais réussi à faire, c'est-à-dire de réduire la lutte à mort entre ces deux mondes à des joutes oratoires parlementaires et à des décisions majoritaires!

Le parlementarisme, il est vrai, fut une arène de la lutte de classe du prolétariat, et cela tant que dura la vie tranquille de la société bourgeoise. Il fut alors une tribune du haut de laquelle nous pouvions rassembler les masses autour du drapeau du socialisme et l'éduquer pour la lutte. Mais aujourd'hui, nous sommes au cœur même de la révolution prolétarienne, et il s'agit à présent d'abattre l'arbre même de l'exploitation capitaliste. Le parlementarisme bourgeois, tout comme la domination de classe bourgeoise qui fut sa raison d'être la plus éminente, a perdu sa légitimité. A présent, la lutte de classes fait irruption à visage découvert, le Capital et le Travail n'ont plus rien à se dire, il ne leur reste plus qu'à s'empoigner d'une étreinte de fer et à trancher l'issue de cette lutte à mort.

Plus que jamais le mot de Lassalle est aujourd'hui d'actualité: l'acte révolutionnaire consiste toujours à *exprimer ce qui est*. Et ce qui est s'appelle: ici le Travail —là le Capital! Non à l'hypocrisie de négociations amiables là où il va de la vie ou de la mort, non à la victoire de causes communes là où il y a deux côtés de la barrière. Clair, franc et sincère, et fort de cette clarté et de cette sincérité, le prolétariat *constitué en classe*, doit prendre en main tout le pouvoir politique.

"Égalité des droits politiques, démocratiques!", voilà ce que ne cessaient de répéter pendant des dizaines d'années les grands et petits prophètes de la domination de classe bourgeoise.

"Égalité des droits politiques, démocratiques!" répètent aujourd'hui comme en écho les valets de la bourgeoisie, les Scheidemann.

D'accord, mais il s'agit précisément de la réaliser maintenant. Car l' "égalité politique" s'incarne à partir du moment où l'exploitation économique est radicalement anéantie. Et "la démocratie" —en tant que pouvoir exercé par le peuple —ne commencera que le jour où le peuple travailleur prendra le pouvoir.

Il faut faire la critique pratique, la critique devenue acte historique, des mots dont les classes bourgeoises ont abusé durant un siècle et demi. Il faut que les "liberté, égalité, fraternité" que la bourgeoisie a proclamé en France en 1789 deviennent pour la première fois réalité —par l'abolition de la domination de classe de la bourgeoisie. Le premier acte de cette action libératrice sera de déclarer haut et fort devant le monde entier et devant les siècles de l'histoire universelle: ce qui passait jusqu'à présent pour égalité et démocratie, à savoir le Parlement, l'Assemblée nationale, le bulletin de vote pour tous, était pur mensonge! Tout le pouvoir, arme révolutionnaire de la destruction du capitalisme, aux masses laborieuses —c'est là, la seule véritable égalité, c'est là, la seule véritable démocratie!

Réponse de Rosa Luxemburg à Otto Rühle

Extrait des débats du Congrès de fondation du P.C. allemand, deuxième séance, d'après *Spartacus et la Commune de Berlin* (Prudhommeaux, Spartacus octobre-novembre 1949).

Nous comprenons tous et estimons très haut les motifs qui vous font combattre l'opinion de la centrale. Cependant, la joie que je viens d'exprimer n'est pas pure de toute amertume. Camarades, vous vous facilitez un peu trop votre extrémisme. Nous ne devons pas laisser échapper, dans la poussée tempétueuse qui nous porte en avant, le sérieux, le calme et la réflexion nécessaires. L'exemple de la Russie ne peut pas être cité ici contre la participation aux élections. Là-bas, lorsque l'assemblée nationale a été dispersée, nos camarades russes avaient déjà un gouvernement Trotzki-Lénine. Nous en sommes encore à Ebert-Scheidemann. Le prolétariat russe avait derrière lui une longue histoire de luttes révolutionnaires. Nous nous trouvons au début de la révolution. Nous n'avons rien derrière nous que la misérable demi-révolution du 9 novembre. nous devons nous poser la question: quelle voie est la plus sûre pour éduquer les masses? L'optimisme du camarade Rühle est fort beau, mais nous ne sommes pas plus avancés pour cela. Ce que je vois jusqu'à présent, c'est la non-maturité des masses appelées au renversement de l'assemblée nationale. L'arme avec laquelle l'ennemi pense nous combattre, nous devons la retourner contre lui. D'une part, vous nous croyez en mesure de chasser l'assemblée nationale dans un délai de quinze jours, et d'autre part, vous craignez les conséquences des élections. Votre action directe est assurément plus simple et plus commode, mais notre tactique est juste, en ce sens qu'elle compte avec un plus long chemin à parcourir. L'action essentielle se poursuit dans la rue. Elle doit aboutir partout au règne et au triomphe du prolétariat. Mais nous voulons encore conquérir pour le soutien de cette lutte, la tribune de l'assemblée nationale.





Façade criblée de balles de l'immeuble du Vorwärts à Berlin, 11 janvier 1919

« L'ordre règne à Berlin » (Rosa Luxemburg)

Article publié dans *Die Rote Fahne*, n° 14 (14 janvier 1919).

« L'ordre règne à Varsovie », déclara le ministre Sébastiani, en 1831, à la Chambre française, lorsque, après avoir lancé son terrible assaut sur le faubourg de Praga, la soldatesque de Souvorov, eut pénétré dans la capitale polonaise et qu'elle eut commencé son office de bourreau.

« L'ordre règne à Berlin », proclame avec des cris de triomphe la presse bourgeoise, tout comme les Ebert et les Noske, tout comme les officiers des « troupes victorieuses » que la racaille petite-bourgeoise accueille dans les rues de Berlin en agitant des mouchoirs et en criant : « Hourrah ! » Devant l'histoire mondiale, la gloire et l'honneur des armes allemandes sont saufs. Les lamentables vaincus des Flandres et de l'Argonne ont rétabli leur renommée en remportant une victoire éclatante... sur les 300 « Spartakistes » du Vorwärts. Les exploits datant de la glorieuse invasion de la Belgique par des troupes allemandes, les exploits du général von Emmich, le vainqueur de Liège, pâlissent devant les exploits des Reinhardt et Cie dans les rues de Berlin. Assassinat de parlementaires venus négocier la reddition du Vorwärts et que la soldatesque gouvernementale a frappés à coups de crosse, au point que l'identification des corps est impossible, prisonniers collés au mur, dont on a fait éclater les crânes et jaillir la cervelle : qui donc, en présence de faits aussi glorieux pourrait encore évoquer les défaites subies devant les Français, les Anglais et les Américains ? L'ennemi, c'est « Spartacus » et Berlin est le lieu où nos officiers s'entendent à remporter la victoire. Et le général qui s'entend à organiser ces victoires, là où Ludendorff a échoué, c'est Noske, l'« ouvrier » Noske.

Qui n'évoquerait l'ivresse de la meute des partisans de « l'ordre », la bacchanale de la bourgeoisie parisienne dansant sur les cadavres des combattants de la Commune, cette bourgeoisie qui venait de capituler lâchement devant les Prussiens et de livrer la capitale à l'ennemi extérieur après avoir levé le pied ? Mais quand il s'est agi d'affronter les prolétaires parisiens affamés et mal armés, d'affronter leurs femmes sans défense et leurs enfants, ah comme le courage viril des fils de bourgeois, de cette « jeunesse dorée », comme le courage des officiers a éclaté. Comme la bravoure de ces fils de Mars qui avaient cané devant l'ennemi extérieur s'est donné libre cours dans ces atrocités bestiales, commises sur des hommes sans défense, des blessés et des prisonniers !

« L'ordre règne à Varsovie », « l'ordre règne à Paris », « l'ordre règne à Berlin ». Tous les demi-siècles, les gardiens de « l'ordre » lancent ainsi dans un des foyers de la lutte mondiale leurs bulletins de victoire. Et ces « vainqueurs » qui exultent ne s'aperçoivent pas qu'un « ordre », qui a besoin d'être maintenu périodiquement par de sanglantes hécatombes, va inéluctablement à sa perte.

Cette « Semaine Spartakiste » de Berlin, que nous a-t-elle apporté, que nous enseigne-t-elle ? Au cœur de la mêlée, au milieu des clameurs de triomphe de la contre-révolution, les prolétaires révolutionnaires doivent déjà faire le bilan des événements, les mesurer, eux et leurs résultats, au grand étalon de l'histoire. La révolution n'a pas de temps à perdre, elle poursuit sa marche en avant, - par-dessus les tombes encore ouvertes, par-delà les « victoires » et les « défaites » - vers ses objectifs grandioses. Et le premier devoir de ceux qui luttent pour le socialisme internationaliste, c'est d'étudier avec lucidité sa marche et ses lignes de force.

Pouvait-on s'attendre, dans le présent affrontement, à une victoire décisive du prolétariat révolutionnaire, pouvait-on escompter la chute des Ebert-Scheidemann et l'instauration de la dictature socialiste ? Certainement pas, si l'on fait entrer en ligne de compte tous les éléments qui décident de la réponse. Il suffit de mettre le doigt sur ce qui est à l'heure actuelle la plaie de la révolution : le manque

de maturité politique de la masse des soldats qui continuent de se laisser abuser par leurs officiers et utiliser à des fins contre-révolutionnaires est à lui seul la preuve que, dans ce choc-ci, une victoire durable de la révolution n'était pas possible. D'autre part, ce manque de maturité n'est lui-même que le symptôme du manque général de maturité de la révolution allemande.

Les campagnes, d'où est issu un fort pourcentage de la masse des soldats, continuent de n'être à peu près pas touchées par la révolution. Jusqu'ici, Berlin est à peu près isolé du reste du Reich. Certes en province, les foyers révolutionnaires - en Rhénanie, sur la côte de la mer du Nord, dans le Brunswick, la Saxe, le Wurtemberg - sont corps et âme aux côtés du prolétariat berlinois. Mais ce qui fait défaut, c'est la coordination de la marche en avant, l'action commune qui donnerait aux coups de boutoir et aux ripostes de la classe ouvrière berlinoise une tout autre efficacité. Ensuite - et c'est de cette cause plus profonde que proviennent ces imperfections politiques - les luttes économiques, ce volcan qui alimente sans cesse la lutte de classe révolutionnaire, ces luttes économiques n'en sont encore qu'à leur stade initial.

Il en résulte que, dans la phase actuelle, on ne pouvait encore escompter de victoire définitive, de victoire durable. La lutte de la semaine écoulée constituait-elle pour autant une « faute » ? Oui, s'il s'agissait d'un « coup de boutoir » délibéré, de ce qu'on appelle un « putsch » ! Mais quel a été le point de départ des combats ? Comme dans tous les cas précédents, le 6 décembre, le 24 décembre : une provocation brutale du gouvernement ! Naguère l'attentat contre les manifestants sans armes de la Chaussée-Strasse, le massacre des matelots, cette fois le coup tenté contre la Préfecture de Police, ont été la cause des événements ultérieurs. C'est que la révolution n'agit pas à sa guise, elle n'opère pas en rase campagne, selon un plan bien mis au point par d'habiles « stratèges ». Ses adversaires aussi font preuve d'initiative, et même en règle générale, bien plus que la Révolution.

Placés devant la provocation violente des Ebert-Scheidemann, les ouvriers révolutionnaires étaient contraints de prendre les armes. Pour la révolution, c'était une question d'honneur que de repousser l'attaque immédiatement, de toute son énergie, si l'on ne voulait pas que la contre-révolution se crût encouragée à un nouveau pas en avant ; si l'on ne voulait pas que fussent ébranlés les rangs du prolétariat révolutionnaire et le crédit dont jouit au sein de l'Internationale la révolution allemande.

Du reste, des masses berlinoises jaillit spontanément, avec une énergie si naturelle, la volonté de résistance, que, dès le premier jour, la victoire morale fut du côté de la « rue ».

Or il existe pour la Révolution une règle absolue : ne jamais s'arrêter une fois le premier pas accompli, ne jamais tomber dans l'inaction, la passivité. La meilleure parade, c'est de porter à l'adversaire un coup énergique. Cette règle élémentaire qui s'applique à tout combat vaut surtout pour les premiers pas de la révolution. Il va de soi - et pareil comportement témoigne de la justesse, de la fraîcheur de réaction du prolétariat, - qu'il ne pouvait se satisfaire d'avoir réinstallé Eichhorn à son poste. Spontanément, il occupa d'autres positions de la contre-révolution : les sièges de la presse bourgeoise, le bureau de l'agence d'informations officieuse, le Vorwärts. Ces démarches étaient inspirées à la masse par ce qu'elle comprenait d'instinct : la contre-révolution n'allait pas pour sa part se satisfaire de sa défaite, mais préparer une épreuve de force générale.

Là encore nous nous trouvons en présence d'une de ces grandes lois historiques de la révolution, sur laquelle viennent se briser toutes les habiletés, toute la « science » de ces petits révolutionnaires de l'U.S.P., qui dans chaque lutte ne sont en quête que d'une chose ; de prétextes pour battre en retraite. Dès que le problème fondamental d'une révolution a été clairement posé - et dans celle-ci c'est le renversement du gouvernement Ebert-Scheidemann, premier obstacle à la victoire du socialisme - alors

ce problème ne cesse de resurgir dans toute son actualité, et, avec la fatalité d'une loi naturelle, chaque épisode de la lutte le fait apparaître dans toute son ampleur, si peu préparée à le résoudre que soit la révolution, si peu propice que soit la situation.

« A bas Ebert-Scheidemann ! » Ce mot d'ordre jaillit immanquablement à chaque nouvelle crise révolutionnaire ; c'est la formule qui, seule, épuise tous les conflits partiels et qui, par sa logique interne, qu'on le veuille ou non, pousse n'importe quel épisode de la lutte jusqu'à ses conséquences extrêmes.

De cette contradiction entre la tâche qui s'impose et l'absence, à l'étape actuelle de la révolution, des conditions préalables permettant de la résoudre, il résulte que les luttes se terminent par une défaite formelle. Mais la révolution est la seule forme de « guerre » - c'est encore une des lois de son développement - où la victoire finale ne saurait être obtenue que par une série de « défaites ».

Que nous enseigne toute l'histoire des révolutions modernes et du socialisme? La première flambée de la lutte de classe en Europe s'est achevée par une défaite. Le soulèvement des canuts de Lyon, en 1831, s'est soldé par un lourd échec. Défaite aussi pour le mouvement chartiste en Angleterre. Défaite écrasante pour la levée du prolétariat parisien au cours des journées de juin 1848. La Commune de Paris enfin a connu une terrible défaite. La route du socialisme - à considérer les luttes révolutionnaires - est pavée de défaites.

Et pourtant cette histoire mène irrésistiblement, pas à pas, à la victoire finale ! Où en serions-nous aujourd'hui sans toutes ces « défaites », où nous avons puisé notre expérience, nos connaissances, la force et l'idéalisme qui nous animent ? Aujourd'hui que nous sommes tout juste parvenus à la veille du combat final de la lutte prolétarienne, nous sommes campés sur ces défaites et nous ne pouvons renoncer à une seule d'entre elles, car de chacune nous tirons une portion de notre force, une partie de notre lucidité.

Les combats révolutionnaires sont à l'opposé des luttes parlementaires. En Allemagne, pendant quatre décennies, nous n'avons connu sur le plan parlementaire que des « victoires »; nous volions littéralement de victoire en victoire. Et quel a été le résultat lors de la grande épreuve historique du 4 août 1914 : une défaite morale et politique écrasante, un effondrement inouï, une banqueroute sans exemple. Les révolutions par contre ne nous ont jusqu'ici apporté que défaites, mais ces échecs inévitables sont précisément la caution réitérée de la victoire finale.

A une condition il est vrai ! Car il faut étudier dans quelles conditions la défaite s'est chaque fois produite. Résulte-t-elle du fait que l'énergie des masses est venue se briser contre la barrière des conditions historiques qui n'avaient pas atteint une maturité suffisante, ou bien est-elle imputable aux demi-mesures, à l'irrésolution, à la faiblesse interne qui ont paralysé l'action révolutionnaire ?

Pour chacune de ces deux éventualités, nous disposons d'exemples classiques : la révolution française de février, la révolution allemande de mars. L'action héroïque du prolétariat parisien, en 1848, est la source vive où tout le prolétariat international puise son énergie. Par contre, les navrantes petites choses de la révolution allemande de mars sont comme un boulet qui freine toute l'évolution de l'Allemagne moderne. Elles se sont répercutées - à travers l'histoire particulière de la social-démocratie allemande - jusque dans les événements les plus récents de la révolution allemande, jusque dans la crise que nous venons de vivre.

A la lumière de cette question historique, comment juger la défaite de ce qu'on appelle la « semaine spartakiste » ? Provient-elle de l'impétuosité de l'énergie révolutionnaire et de l'insuffisante maturité de la situation, ou de la faiblesse de l'action menée ?

De l'une et de l'autre ! Le double caractère de cette crise, la contradiction entre la manifestation vigoureuse, résolue, offensive des masses berlinoises et l'irrésolution, les hésitations, les atermoiements de la direction, telles sont les caractéristiques de ce dernier épisode.

La direction a été défaillante. Mais on peut et on doit instaurer une direction nouvelle, une direction qui émane des masses et que les masses choisissent. Les masses constituent l'élément décisif, le roc sur lequel on bâtira la victoire finale de la révolution.

Les masses ont été à la hauteur de leur tâche. Elles ont fait de cette « défaite » un maillon dans la série des défaites historiques, qui constituent la fierté et la force du socialisme international. Et voilà pourquoi la victoire fleurira sur le sol de cette défaite.

« L'ordre règne à Berlin ! » sbires stupides ! Votre « ordre » est bâti sur le sable. Dès demain la révolution « se dressera de nouveau avec fracas » proclamant à son de trompe pour votre plus grand effroi

J'étais, je suis, je serai !

LA BATAILLE DANS LES RUES DE BERLIN



Enterrement de victimes militaires. - Patrouilleurs de la Garde rouge

La révolution est devenue sanglante à Berlin. La capitale allemande a été le théâtre de combats de rues particulièrement meurtriers. Majoritaires et soldats d'Hindenburg, d'une part, spartaciens — ou spartakistes — et garde rouge, d'autre part,

ont posté "Unter den Linden" et dans les grandes voies, des mitrailleuses, des canons et des lance-flammes et se sont battus en outre à coup de grenades. Les canons que l'on voit sur la première photographie proviennent de la campagne de 70-71.

Photographies extraites du Miroir du 19 janvier 1919

Malgré tout ! (Karl Liebknecht)

Article paru *Die Rote Fahne* le 15 janvier 1919.

Assaut général contre Spartakus ! « A bas les spartakistes ! », crie-t-on partout. « Saisissez-les, fouettez-les, piquez-les, fusillez-les, écrasez-les, mettez-les en pièces ! » Des abominations sont commises plus cruels que celles des troupes allemandes en Belgique.

« Spartakus vaincu ! », jubile toute la presse, de la *Post* au *Vorwärts*.

« Spartakus vaincu ! » Les sabres, les revolvers et les carabines de la police germanique rétablie dans ses fonctions et le désarmement des ouvriers révolutionnaires scelleront sa défaite.

« Spartakus vaincu ! » C'est sous la protection des baïonnettes du colonel Reinhardt, des mitrailleuses et des canons du général Lüttwitz, que se dérouleront les élections à l'Assemblée nationale, un plébiscite pour Napoléon-Ebert.

« Spartakus vaincu ! »

Oui ! Les ouvriers révolutionnaires de Berlin ont été vaincus ! Oui ! Abattus des centaines des meilleurs d'entre eux ! Oui ! jetés au cachot des centaines parmi les plus fidèles !

Oui ! Ils ont été vaincus ! Car ils ont été abandonnés par les marins, les soldats, les gardes de sécurité, par l'armée populaire, sur l'aide desquels ils avaient compté. Et leurs forces ont été paralysées par l'indécision et la pusillanimité de leurs chefs. Et l'immense flot bourbeux contre-révolutionnaire des éléments arriérés du peuple et des classes possédantes les a submergés.

Oui, ils ont été vaincus ! Et c'était une nécessité historique qu'ils le fussent. Car le temps n'était pas encore venu. Et pourtant la lutte était inévitable. Car livrer sans combat aux Eugen Ernst et Hirsch la préfecture de police, ce *palladium* de la révolution, eût été une défaite déshonorante. La lutte avait été imposée au prolétariat par la bande d'Ebert, et les masses berlinoises furent emportées par-delà tous les doutes et les hésitations.

Oui, les ouvriers révolutionnaires de Berlin ont été vaincus.

Et les Ebert-Scheidemann-Noske ont remporté la victoire. Ils l'ont remportée parce que les généraux, la bureaucratie, les junkers de la campagne et de l'industrie, la curés et les sacs d'argent, et tout ce qui est étroit, mesquin et arriéré, les ont aidés. Et ils l'ont remporté pour eux avec des obus, des bombes à gaz et des lance-mines.

Mais il est des défaites qui sont des victoires et des victoires plus fatales que des défaites.

Les vaincus de la semaine sanglante de janvier se sont battus glorieusement, ils se sont battus pour quelque chose de grand, pour le but le plus noble de l'humanité souffrante, pour la libération matérielle et spirituelle des masses pauvres ; pour des buts sacrés, ils ont versé leur sang, qui a été ainsi sanctifié. Et de chaque goutte de ce sang, cette semence de dragon pour les vainqueurs d'aujourd'hui, des vengeurs naîtront pour ceux qui sont tombés ; de chaque fibre brisée de nouveaux combattants de la grande cause, éternelle et impérissable comme le firmament.

Les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain. Car la défaite est leur enseignement. Le prolétariat allemand manque encore de traditions et d'expérience révolutionnaires, et ce n'est que par des tâtonnements, des erreurs juvéniles, des échecs douloureux, qu'on peut acquérir l'expérience qui garantit le succès futur.

Pour les forces vivantes de la révolution sociale, dont la croissance ininterrompue est la loi du développement social, une défaite constitue un stimulant. Et c'est par les défaites que leur chemin conduit vers la victoire. Mais les vainqueurs d'aujourd'hui ?

C'est pour une cause scélérate qu'ils ont accompli leur besogne scélérate. Pour les puissances du passé, pour les ennemis mortels du prolétariat.

Et ils sont dès aujourd'hui vaincus ! Car ils sont dès aujourd'hui les prisonniers de ceux qu'ils pensaient pouvoir utiliser comme leurs instruments et dont ils ont toujours été en fait les instruments.

Ils donnent encore leur nom à la firme, mais il ne leur reste qu'un court délai de grâce.

Déjà ils sont au pilori de l'histoire. Jamais il n'y eut au monde de tels Judas : non seulement ils ont trahi ce qu'ils avaient de plus sacré, mais de leurs propres mains ils ont aussi enfoncé les clous dans la croix. De même qu'en août 1914 la social-démocratie officielle allemande est tombée plus bas que n'importe quelle autre, de même aujourd'hui, à l'aube de la révolution sociale, elle reste le modèle qui fait horreur.

La bourgeoisie française a dû prendre dans ses propres rangs les bourreaux de juin 1848 et ceux de mai 1871. La bourgeoisie allemande n'a pas besoin de faire elle-même le travail : ce sont des « sociaux-démocrates » qui accomplissent la sale besogne, lâche et méprisable. Son Cavaignac, son Gallifet, c'est Noske, l'« ouvrier allemand ».

Des sonneries de cloche ont appelé au massacre ; de la musique, des agitations de mouchoirs, des cris de victoire des capitalistes sauvés de l'« horreur bolchéviste » ont fêté la soldatesque. La poudre est encore fumante, l'incendie du massacre des ouvriers brûle encore, les prolétaires assassinés gisent à terre, les blessés gémissent encore, et, gonflé de fierté de leur victoire, ils passent en revue les troupes d'assassins, les Ebert, Scheidemann et Noske.

Semence de dragon !

Déjà le prolétariat mondial se détourne d'eux avec horreur, eux qui osent tendre à l'Internationale leurs mains encore fumantes du sang des ouvriers allemands ! Ils sont rejetés avec répulsion et mépris même par ceux qui, dans la furie de la guerre mondiale, avaient trahi les devoirs du socialisme. Salis, exclus des rangs de l'humanité civilisée, chassés de l'Internationale, honnis et maudits par tous les ouvriers révolutionnaires, ainsi se présentent-ils devant le monde.

Et l'Allemagne tout entière est précipitée par eux dans la honte. Des traîtres à leurs frères, des fratricides, gouvernent aujourd'hui le peuple allemand. « Vite, mon calepin, que je note... »

Oh, leur magnificence ne durera pas longtemps ; un court délai de grâce, et ils seront jugés.

La révolution du prolétariat, qu'ils ont cru noyer dans le sang, elle renaîtra, gigantesque, et son premier mot d'ordre sera : A bas les assassins d'ouvriers Ebert-Scheidemann-Noske !

Les battus d'aujourd'hui ont retenu l'enseignement : ils sont guéris de l'illusion qu'ils pouvaient trouver leur salut dans l'aide des masses confuses de soldats, qu'ils pouvaient s'en remettre à des chefs qui se sont révélés faibles et incapables, guéris de leur croyance en la social-démocratie indépendante, qui les a honteusement abandonnés. C'est en ne comptant que sur eux-mêmes qu'ils vont mener les batailles à venir, qu'ils obtiendront leurs victoires futures. Et la phrase fameuse : « L'émancipation de la classe ouvrière ne peut être que l'oeuvre de la classe ouvrière elle-même », a acquis pour eux, du fait de la leçon amère de cette semaine, une nouvelle signification profonde.

De même, les soldats qui ont été trompés comprendront bientôt quel jeu on leur a fait jouer quand ils

sentiront à nouveau sur eux le knout du militarisme remis en selle ; eux aussi sortiront de l'ivresse où ils sont plongés aujourd'hui.

« Spartakus vaincu ! »

Doucement ! Nous n'avons pas fui, nous ne sommes pas battus ! Et même si vous nous enchaînez, nous sommes là et nous restons là ! Et la victoire sera nôtre !

Car Spartakus, cela signifie : feu et flamme, cela signifie : coeur et âme, cela signifie volonté et action de la révolution du prolétariat. Et Spartakus - cela signifie détresse et aspiration au bonheur, volonté de mener la lutte du prolétariat conscient. Car Spartakus, cela signifie socialisme et révolution mondiale.

La marche au Golgotha de la classe ouvrière allemande n'est pas encore terminée, mais le jour de la rédemption approche ; le jour du Jugement pour les Ebert-Scheidemann-Noske et pour les dirigeants capitalistes qui aujourd'hui se cachent encore derrière eux. Haut jusqu'au ciel battent les flots des événements ; nous sommes habitués à être précipités du sommet jusque dans les profondeurs. Mais notre vaisseau poursuit fermement et fièrement sa route droite - jusqu'au but.

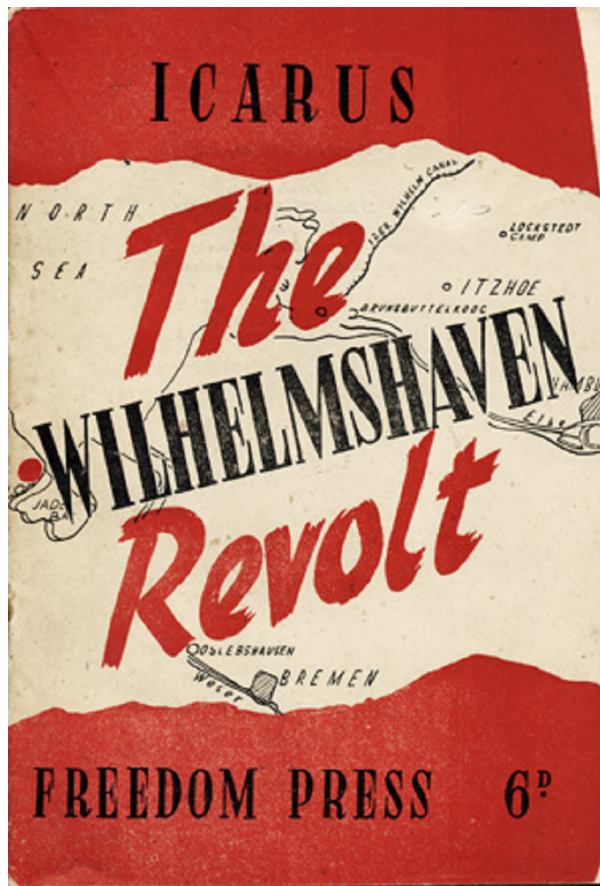
Et que nous vivions encore quand il sera atteint - notre programme, lui, vivra ; il dominera le monde de l'humanité libérée. Malgré tout !

Sous le grondement de l'effondrement économique qui s'approche, l'armée encore sommeillante des prolétaires se réveillera comme au son des trompettes du Jugement dernier, et les corps des combattants assassinés ressusciteront et exigeront des comptes de leurs bourreaux. Aujourd'hui encore le grondement souterrain du volcan ; demain il fera éruption et ensevelira les bourreaux sous ses cendres brûlantes et ses flots de lave incandescente.

Annexe :

La révolte de Wilhelmshaven

(Ikarus, 1944)



Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « THE WILHELMSHAVEN REVOLT, A Chapter of the Revolutionary Movement in the German Navy, 1918-1919 ».

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs) en mars 2012. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

LA RÉVOLTE DE WILHELMSHAVEN

Un chapitre du mouvement révolutionnaire en Allemagne, 1918-1919*

Ernst Schneider (Ikarus) - 1944

Les nuages de la guerre se rassemblaient au dessus de l'Allemagne. La base du mouvement ouvrier allemand, à cette époque, le plus puissant mouvement en nombre au sein de la Seconde Internationale, poussait à la prise de mesures contre la guerre qui approchait. Des meetings de masse plein à craquer furent tenus et le slogan était donné : « Action de masse contre la guerre ».

Mais c'était des mots, de simples mots. La masse des travailleurs/euses, sous l'influence de leurs organisations, fortement organisés et disciplinés en Parti et en syndicats, attendait l'appel à l'action de la part des leaders à qui ils/elles faisaient confiance, mais l'appel ne vint jamais. Au lieu de l'action vint l'effondrement politique complet.

En contradiction avec les enseignements précédents, le porte-parole du Parti Social-Démocrate au parlement allemand le 4 août 1914, déclara qu'à l'heure du danger, nous nous lèverons pour la patrie. La majorité des leaders sociaux-démocrates avaient trouvé leur patrie. Les travailleurs/euses n'en avaient toujours pas ! Le problème des masses et des leaders resta non résolu pratiquement, malgré la lutte prolongée de socialistes révolutionnaires comme Rosa Luxemburg, Anton Pannekoek, Heinrich Laufenberg, Johann Knief et d'autres, dont la dévotion à la cause était inattaquable, contre la politique alors déjà florissante de trahison de classe. L'écrasante majorité des leaders sociaux-démocrates rejetait l'idée d'auto-détermination de la classe ouvrière et travaillait secrètement à travers leur appareil révisionniste, Verein Arbeiterpresse, à la subordination du prolétariat aux organisations bureaucratiques. La catastrophe était inévitable. Beaucoup de travailleurs/euses sentirent que leurs sacrifices avaient été vains. Ils/elles n'avaient pas compris les dynamiques de leur propre organisation, alors ils/elles se sentaient trahis, et ils/elles l'étaient. Cela amena la désillusion d'un côté et des nerfs irrités et de l'indifférence de l'autre. Mais malgré tout les choses avaient lieu.

Les groupements du mouvement ouvrier allemand après le 4 août 1914

LA SCISSION du Parti Social-Démocrate donna naissance aux divers groupes suivants :

1. Les sociaux-démocrates majoritaires – qui contrôlaient l'appareil de l'ancien parti, soutenaient la guerre impérialiste de toutes les manières, et capturèrent la masse des membres du parti.
2. Le Partenariat ouvrier social-démocrate (Sozialdemokratische-Arbeiter Gemeinschaft), appelé plus tard Parti Social-Démocrate Indépendant – opposé au N°1 mais sans détermination. Soutenait par exemple, financièrement, les Radicaux/ales de Gauche à Hambourg mais refusait de partager d'autres activités avec eux/elles.
3. Les « Hommes/femmes de Confiance » Révolutionnaires (Revolutionäre Obleute), dans les usines et les ateliers à Berlin. Leur politique était « La lutte de classe, pas la guerre impérialiste ».

NB : Alors que les vieux termes « leader », « officielLE », « présidentE » etc... étaient devenus, dans l'esprit des travailleurs/euses ayant une conscience de classe, synonymes d'une autre classe, le terme

allemand Obmann (homme de confiance) désigne des travailleurs dignes de confiance, des camarades de classe respectés.

4. Les Socialistes Internationaux/ales de Berlin. Ils/elles publiaient un journal, «Lichtstrahlen» (« Rayons de Lumière »), anti-guerre, critiquaient les N°1 et 2 sur des bases marxistes.

5. Le groupe Rhin et Westphalie, autour du période « Kampf » (« Combat »), prônait l'action de masse et combattait les N°1 et 2 sur des bases socialistes révolutionnaires.

6. Le Groupe International, Berlin, publiait d'excellentes brochures socialistes révolutionnaires et les « Lettres de Spartacus » bien connues distribuées par les groupes 3, 4, 5 et 7. La première « Spartakus Brief » (« Lettres de Spartacus ») adressée à la classe ouvrière commençait par les mots « Tu dors Spartacus, au lieu d'agir d'une manière révolutionnaire ».

7. Les Radicaux/ales de Gauche, qui changèrent plus tard leur nom en Communistes Internationaux/ales d'Allemagne (IKD), avaient des groupes à Brême, Hambourg, Wilhelmshaven, Braunschweig, Hanovre, en Saxe, en Prusse de l'Est et à Stettin (désormais en Pologne). Ils/elles publièrent de 1916 à la fin de 1918 le journal hebdomadaire « Arbeiter Politik » (« Politique Ouvrière, Organe pour le Socialisme Scientifique ») et défendaient le programme de la classe ouvrière révolutionnaire sur des bases marxistes dynamiques. Ils/elles développaient le mouvement des conseils ouvriers. Leur appel à l'action dans les industries de guerre fut rapidement suivi par les travailleurs/euses. Les radicaux/ales de Gauche voyaient dans la croyance aveugle à l'efficacité des partis l'une des principales raisons de l'impuissance de la classe ouvrière.

8. Il y avait aussi des petits groupes d'anarcho-syndicalistes –pacifistes révolutionnaires, intrépides camarades d'armes qui rejoignirent presque les Radicaux/ales de Gauche.

Ce ne peut être mis en doute, l'histoire est faite pas tous/tes et le temps est forcé de s'écouler. En 1916, le porte-parole des sociaux-démocrates, annonçait au parlement allemand : « La paix qui semble possible aujourd'hui laissera l'Allemagne et ses alliés dans les yeux de l'Europe comme un groupe de pouvoirs, dont la sphère de contrôle économique s'étend depuis les marches de l'Elbe jusqu'aux eaux du Golfe Persique. Ainsi l'Allemagne aura gagné par ses armes le noyau d'une grande sphère de contrôle économique, digne d'être considéré comme un territoire économique fermé aux côtés de ceux des autres empires mondiaux ».

Cette déclaration patriotique reçut la réponse du socialiste révolutionnaire Karl Liebknecht – un conscrit à cette époque – lors d'une manifestation illégale, mais très ouverte, à Berlin le 1^{er} mai 1916 avec le slogan « À bas la guerre ! L'ennemi principal est dans notre propre pays ! » [Der Feind steht im eigenen Land!]. Karl Liebknecht, bien que député, fut condamné à 6 années d'emprisonnement. Mais sa voix fut entendue dans les ateliers de l'industrie de guerre, aussi bien que sur les fronts et dans les unités navales en mer.

Le Comité Secret de la Flotte de la Mer du Nord et de la Base Navale de Wilhelmshaven

L'APPEL DE LIEBKNECHT ne fut pas vain. Il encouragea les forces d'opposition à la guerre. À bord des croiseurs, des destroyers, des torpilleurs et d'autres petites unités navales de combat, une campagne murmurante eut lieu parmi les marins et, de temps en temps, des acclamations ; Es lebe Liebknecht ! - [Vive Liebknecht!]. Pendant ce temps, des signaux furent envoyés par un comité secret, connu plus tard comme le Comité Révolutionnaire, ou, plus court, RC. Le Comité donna des instructions précises, des avertissements, de l'information et ces signaux passèrent rapidement de bouches en bouches au sein d'une certaine alliance. Aucun membre ne connaissait plus de 2 camarades, un à gauche et un à droite, comme les maillons d'une chaîne. Le premier maillon était connu par seulement un camarade – le Comité.

Sous la couverture des longues histoires de marins, dans les ponts inférieurs, dans les vestiaires, les chambres à munitions et même dans les toilettes, une organisation clandestine fut construite, dont les actions tendaient vers l'arrêt de la guerre impérialiste et le renversement de la monarchie semi-féodale. Les exemples mis sur pied par cette organisation clandestine sont d'une importance historique.

En plus de l'organisation du RC apparurent quelques exemples de propagandistes pacifistes individuels qui furent presque détruits par l'exécution de 2 inoffensifs objecteurs de conscience, les marins Reichpietsch et Köbes. Quels qu'aient été leurs motifs, leur lutte faisait partie de notre propre lutte et en conséquence ils moururent pour nous et pour notre cause. Dans cette relation, c'est un fait qu'un

représentant de l'un de ces infortunés marins consulta quelques importants députés sociaux-démocrates et qu'ils lui montrèrent la porte. Les députés sociaux-démocrates n'étaient pas intéressés. Cependant l'agitation augmentait parmi les marins de la Flotte. Une purge dans les équipages de certains navires fut ordonnée par les commandants de la Flotte, mais la croissance du mouvement était trop avancée pour les mesures prises par les autorités navales, et la purge fut sans aucun doute plus une nuisance qu'une saine cure ! Les suspects – toujours les mauvais, bien sûr – durent rapidement évacuer leur Stammkompanie [caserne navale]. De là, des milliers de marins furent expulsés vers la division de Marine sur la côte des Flandres [considérée comme une « division de punition » - l'armée britannique avait aussi les siennes].

En mars 1917, des tracts écrits en majuscules d'imprimerie, signés par le comité, furent distribués par les hommes du 3^{ème} régiment de marins. Plus tard, des réunions de marins furent tenues au Parc des quartiers Est. Ces réunions étaient bien sûr illégales, mais elles étaient bien protégées. Sans aucun doute, le mouvement clandestin dans la Marine ne s'arrêtait pas aux passerelles et aux échelles des navires de guerre !

Un Radicaux/ales de Gauche, membre du mouvement, alors qu'il venait de partir à Hambourg en avril 1917, fut l'un des 18 participant à une rencontre secrète arrangée par une camarade de Hambourg, qui se tint dans les bois près de Gross Borstel Zum grünen Jäger. Le résultat de cette rencontre fut un journal de grand format adressé aux femmes ouvrières dans les industries de guerre et aux soldats.

2 jours plus tard, après que 5 000 tracts aient été diffusés parmi les gens et placardés sur les murs et les bâtiments, des grèves spontanées se produisirent dans les industries de guerre. Des douzaines de grévistes et de distributeurs/rices de tracts furent arrêtés et emprisonnés. Il faut noter que nos amies actives à Hambourg étaient toutes des femmes ouvrières dans les industries de guerre, des sténodactylos etc... qui placardaient les journaux. Beaucoup de ces héroïnes et camarades, tout comme l'imprimeur, un entrepreneur qui n'était pas membre du mouvement, furent condamnés à l'emprisonnement. Nos sacrifices étaient lourds. Mentionner les propres sacrifices personnels de quelqu'un serait indu. Un combattant a l'obligation de combattre et de souffrir. Le faire pour la cause est comparativement léger. « C'est une vérité que nous devons lutter pour la paix, car dans le cas contraire, ce sera la paix des cimetières, la paix qui pressera l'Europe et d'autres parties du monde dans une nouvelle ère de sombre réaction » [Rosa Luxemburg]. Notre tâche ne pouvait consister qu'à doubler nos activités dans le mouvement à bord des navires de guerre et à terre.

En juillet 1917, un exemple fut donné par les marins d'une escadre menée par le croiseur de bataille Prinzregent qui était à l'ancre dans le bas de l'Elbe, à l'ordre « Levez l'ancre, tout le monde aux postes de combat », quelques signes et gesticulations furent effectués par les marins, mais pas un geste ne fut fait pour obéir aux ordres. Leur propre ordre « Feux éteints » (« Fires out », il s'agit vraisemblablement d'éteindre les chaudières des navires NDT) s'avéra plus puissant que ceux des chefs de la Flotte. Des centaines de marins furent condamnés à l'emprisonnement pour des durées de une à quinze années. Cet événement, et l'attitude de l'Amirauté, montrèrent clairement l'état de la situation générale. Furie et excitation parmi les autorités, mais une ardente détermination dans les rangs inférieurs.

De nouveau les marins avaient montré qu'ils n'étaient pas réticents devant la résistance armée. Ils savaient qu'ils pouvaient réussir seulement par une action concertée des marins de la Flotte dans leur ensemble, en collaboration étroite avec leurs camarades de l'armée terrestre et des industries. Les théoricienNEs qui exagèrent la différence entre la théorie et la réalité vécue peuvent s'égarer, mais rarement les combattantEs pratiques. La perspective de ces dernierEs était correcte. En janvier 1918 se produisirent les grèves spontanées dans les industries de l'armement, suivies par le pillage des boulangeries dans le Reich. Puis il s'en suivit des mois d'un silence remarquable. C'était le silence avant la tempête.

Vers l'été, une rencontre eut lieu à l'Edelweiss, la plus grande salle de bal de Wilhelmshaven. La rencontre était protégée par des colonnes du mouvement clandestin de la Flotte. C'était tard le soir. La salle de bal était remplie de marins, de filles et de quelques civils. L'orchestre avait quitté la scène durant l'entracte lorsque soudain le grand rideau de la scène tomba et des cris furent entendus « Restez où vous êtes, ne bougez pas ! ». Ensuite, de derrière le rideau, fut entendue une grosse voix, impressionnante et convaincante, « ... nous sommes à l'aube d'évènements décisifs. Il n'y aura enfin plus de guerre, plus d'oppression des masses laborieuses et souffrantes... mais nous devons nous battre, durement, longtemps et farouchement. Pour la cause, pas d'imprudences. Notre jour arrive ».

Il vint.

En septembre, une conférence secrète des divers groupes de l'opposition ouvrière eut lieu à Berlin. Des représentantEs de beaucoup d'ateliers industriels, de l'Allemagne du Nord, de l'Est, Centrale, de l'Ouest s'assemblèrent.

En résumant les rapports des assemblées, les activités des travailleurs/euses indépendantEs était en augmentation constante dans tout le Reich, il fut recommandé que la classe révolutionnaire devait violemment expliquer son programme aux larges masses, sans égards pour la dépense et que cela devait être mené sans délai. À la place du terme « socialisme », le terme « communisme », c'est à dire l'association de producteurs/rices libres et égaux/ales au sein de communes libres, fut adopté.

Un manifeste écrite par le récent camarade Frenken, destiné à éclairer les masses sociales-démocrates dupées – pour les détacher de leurs dirigeantEs carriéristes, fut publié à plusieurs milliers d'exemplaires, et quelques jours plus tard distribué largement.

La République Socialiste, Wilhelmshaven

À LA FIN D'OCTOBRE 1918, il y eut une vague de cas d'insubordination et de désobéissance parmi les marins à la base de la Flotte de la Mer du Nord, et une explosion apparaissait inévitable.

Des navires de guerre de tous types étaient le long des docks et des quais de Wilhelmshaven. Les plus gros navire, y compris le cuirassé Baden et le croiseur cuirassé Hindenburg, étaient prêts à l'action et attendaient les ordres du chef de la Flotte. Les navires ancrés en dehors des quais et dans la rivière Jade – l'escadre de croiseurs, les flottilles de torpilleurs et de destroyers – étaient également prêts à l'action.

Des rumeurs circulaient sur le fait qu'il avait été décidé d'engager l'ennemi au cours d'une rencontre finale, durant laquelle la Flotte allemande triompherait ou périrait pour la gloire « du Kaiser et de la Patrie ».

Les marins de la Flotte avaient leurs propres vues à propos de « la gloire de la Patrie », quand ils se croisaient ils se saluaient d'un « Vive Liebkecht ! ». Les équipages des navires qui mouillaient sur les quais devaient être cherchés la plupart du temps, non à bord, mais dans les ateliers et les grands sanitaires à terre. Les officiers, contrairement à la coutume, portaient des revolvers et ordonnaient aux hommes de retourner sur les navires. Les hommes obéissaient, mais pendant ce temps d'autres avaient quitté leurs navires et accrut le nombre d'hommes à terre. La situation était favorable, le Comité passa le message : « Rencontre sous protection à la tombée de la nuit au nouveau cimetière militaire. Envoyez un délégué par unité. ».

En accord avec les règles de l'organisation secrète, les délégués devaient venir à la rencontre seul ou, au plus, par paires, et à des distances d'intervalle raisonnable pour ne pas attirer l'attention. La réunion commença et montra combien la réponse à l'appel du Comité était générale. Le lieu de réunion était gardé par des marins. Ceux qui étaient présents se tenaient debout, à genoux ou assis entre les tombes. Il n'y avait pas le temps pour les discussions ou les discours. Les noms des navires mouillant dans le port et la rivière furent appelés et, depuis l'obscurité les délégués presque invisibles répondaient juste « Ici ». Un camarade parla, brièvement mais fermement. « L'heure est venue. C'est maintenant ou jamais. Agissons avec précaution mais résolument. Saisissons nous des officiers et des occupants. Occupons les stations de transmission en premier. Quand nous aurons pris le contrôle, hissez le drapeau rouge sur la cheminée principale ou la corne. Vive l'aube rouge d'un nouveau jour ! ».

En accord avec les règles de l'organisation, tous devaient rester à leur place durant 10 minutes après que l'orateur ait parlé. Heureusement, c'était une nuit sombre. Sur le chemin du retour vers leurs navires et casernements, certains des camarades entendirent le pas lourd de troupes en marche. Des coups de feu furent tirés et le cri « À bas la guerre » résonna. Le bruit de la marche provenait de marins, au nombre d'environ 300, en état d'arrestation, qui étaient emmenés sous escorte prendre le train pour la prison d'Oslebshausen, près de Brême. Ils furent chaleureusement acclamés par les marins qui passaient. Quand environ une douzaine de marins était en train de passer à côté du bâtiment de l'Amirauté, ils remarquèrent que le poste de garde était occupé par des soldats de la ville de Marksens, dans l'Est du Friesland. C'était un détachement de mitrailleuses. Les marins, sans hésitation, menèrent une attaque et, en un instant, avaient capturé 15 mitrailleuses. Le commandant du détachement, un vieux sergent-major, après une courte discussion, se déclara lui-même solidaire des marins. Les marins marchèrent alors vers la porte A du chantier naval impérial et en atteignant le poste de garde, ils le trouvèrent déjà dans les mains des révolutionnaires. Continuant en direction du cuirassé Baden, ils se rendirent compte que les marins

révolutionnaires s'étaient également emparés des petites unités navales. À bord du Baden ils élurent un nouveau commandant. Il était membre du Comité.

À ce moment, l'aube s'était levée. Des coups de feu furent entendus à bord d'un petit croiseur léger qui était en cale sèche, et l'enseigne blanche (les couleurs de la marine impériale NDT) flottait encore sur la cheminée principale. Après une lutte d'environ une heure, tous les navires à part le Hindenburg étaient aux mains des révolutionnaires. Sur le Hindenburg l'enseigne blanche flottait. Le commandant du Baden envoya par signal « Rendez-vous ou nous tirons ». Une lutte fut observée à bord du Hindenburg et un détachement de chauffeurs et de pompiers du Baden se préparaient à aborder l'Hindenburg et à donner un coup de main.

Mais avant qu'ils parviennent à destination, l'enseigne blanche avec l'aigle fut descendue et le drapeau rouge hissé. Au même moment, un signal fut reçu de l'escadre des croiseurs disant que là aussi les révolutionnaires avaient pris la main.

Sur l'ordre du Comité, un meeting de masse fut tenu à l'extérieur du bâtiment de l'Amirauté. Une grande foule de 20 000 personnes y assista et marcha ensuite autour de la base navale, précédée par la 15^{ème} demi-flottille de torpilleurs. Un camarade annonça que tous les commandants et amiraux de la Flotte de la Mer du Nord avaient été démis de leurs fonctions et qu'aussi longtemps qu'ils resteraient dans leurs quartiers, ils ne souffriraient aucun mal, mais que s'ils sortaient, ils devraient y faire face.

3 des 4 commandants entrèrent dans le bâtiment de l'Amirauté et informèrent l'Amiral de ce qui s'était passé. Son Excellence répondit avec regret, qu'il ne pouvait rien faire pour le moment. Il fut informé que pour l'instant rien ne lui arriverait s'il restait tranquille et à la maison.

À ce moment là, les foules de travailleurs/euses des industries de guerre se répandaient dans les rues. Il est regrettable d'avoir à dire que des fractions de ces travailleurs/euses attendaient encore un appel de leurs leaders anti-révolutionnaires, et durent être « forcés à être libres ». Leur conduite, comme celle de leurs leaders et de la masse des « prolétaires en col blanc » fut consciemment – ou inconsciemment – réactionnaire durant cette période. Les événements évoluaient vite. De grandes manifestations eurent lieu et les processions convergeaient vers le terrain d'entraînement. Après des discours et des rapports sur les événements, les élections des conseils de travailleurs/euses et de marins eurent lieu. Chaque navire avait son conseil et son délégué. La même chose fut faite pour chaque usine et ville du district.

Ce soir là, une réunion des délégués eut lieu, qui se constitua elle-même comme le Gouvernement Révolutionnaire. Un conseil de 21 marins fut élu, qui était, pour ainsi dire, le Gouvernement Administratif. Celui-ci élut à son tour un groupe de 5 membres avec des pouvoirs exécutifs. Mais lorsque la première réunion des 5 eut lieu, il transpara que 4 de ses membres n'étaient pas des socialistes révolutionnaires. Le cinquième déclara aux autres que la révolution ne pouvait être faite par des révolutionnaires gnanngans, et qu'il ne pouvait pas travailler convenablement avec eux. Les circonstances, cependant, leur permirent de continuer ensemble quelques temps. En fait, il y avait depuis le début 2 gouvernements à Wilhelmshaven, le Conseil des Cinq, avec son Quartier-Général au casino des officiers, et le Comité Révolutionnaire, appuyé par les marins socialistes révolutionnaires avec son Quartier-Général à bord du Baden et dans la « Caserne des Mille Hommes ». Les anecdotes suivantes à propos de 2 des membres du Conseil des Cinq servirent comme une indication du calibre de la majorité du Conseil. Un chauffeur naval, qui parlait comme un prêcheur laïque, mais était d'un caractère discutable, et qui était associé d'une manière ou d'une autre avec l'Amirauté et d'autres autorités du régime impérial, et également en étroite relation avec Ebert, Noske, Scheidemann etc... (dirigeants sociaux-démocrates « majoritaires » qui se trouvèrent à la tête du premier gouvernement républicain et réprimèrent avec l'armée les soulèvements révolutionnaires de janvier 1919 NDT), demanda le 4 novembre 1918, alors que les marins donnaient l'assaut aux casernes du chantier naval, à ses camarades de barricader les principales entrées.

Ils lui répondirent – avec un coup de pied – de le faire lui-même. Quand les portes d'entrées furent ensuite défoncées, il se dressa, bondit vers l'entrée et cria avec une attitude théâtrale : « Der Freiheit eine Gasse » [« Un sentier pour la Paix » – une citation d'un poème sur la mort d'Arnold Winkelried.]. Cet homme se donnait l'air – sous les instructions de ses maîtres impériaux – d'être le président d'Oldenburg, du Friesland de l'Est et de Wilhelmshaven, mais en pratique il restait très en retrait.

Un autre acteur, un membre encore plus pitoyable du Conseil des Cinq, dont le nom était malheureusement le même que celui de l'auteur, essaya de se lier d'amitié avec l'armée réactionnaire des officiers qui approchait alors pour attaquer Wilhelmshaven, et pour cela il avait fait imprimer et coller de

grandes affiches durant les combats de rue sur lesquelles on pouvait lire : « Je ne suis pas Ernst le spartakiste – qui est le leader du Comité Révolutionnaire, et je n'ai rien à voir avec les arrangements communistes. Mon nom est Joseph et je suis un socila-démocrate ».

Ce Joseph fut puni sur le champ par des femmes de la classe ouvrière qui le conduisirent hors de Wilhelmshaven à coups de manches à balais. Et comme le Joseph de la Bible, il s'enfuit dans un autre pays - dans ce cas en Russie – et il devint un marchand prospère.

Le point critique

À CE MOMENT, le pouvoir était pratiquement dans les mains des conseils de travailleurs/euses, soldats et marins, si ce n'est dans tout le Reich, au moins à Wilhelmshaven, Brême et Brunswick. Le prolétariat révolutionnaire réclamait une décision claire. Les combats de rue et sur les barricades dans les villes et les villages étaient à l'ordre du jour. Des colonnes de choc des marins révolutionnaires furent envoyées partout en Allemagne. Dans le but d'assurer des communications permanentes avec Kronstadt [Kronstadt était la station radio la plus proche de Wilhelmshaven à être aux mains du gouvernement des soviets, aussi ils espéraient évidemment ouvrir une communication directe avec la Russie Soviétique, plutôt que de devoir compter sur des courriers, des avions ou d'autres moyens de communication terrestre. Cela représentait environ une distance de 1 600 kilomètres. Avoir ce lien direct aurait rendu possible d'un seul coup la transformation des relations entre la Russie et l'Allemagne, temporairement « stabilisées » en faveur du capitalisme allemand par le traité de Brest Litovsk de mai 1918 – Note des Éditeurs], des centaines de marins en armes furent envoyés par le Comité Révolutionnaire pour occuper la station radio à Nauen, près de Berlin, toujours entre les mains à cette époque entre les mains du gouvernement d'Ebert (Ebert devint chef du gouvernement impérial peut avant l'éclatement des troubles révolutionnaires de novembre 1918 NDT).

Ils ne revinrent jamais. Après des tentatives infructueuses pour capturer la station, beaucoup d'entre eux allèrent à Berlin et formèrent, sous la direction d'un officier de l'armée impériale, le lieutenant socialiste révolutionnaire Dorrenbach – un ami de Karl Liebknecht – la Division de la Marine du Peuple [Volks-Marine Division]. Nos propres tentatives pour entrer en contact avec les révolutionnaires à Kronstadt depuis la station radio de Wilhelmshaven furent des échecs, nos messages furent brouillés, d'abord par une station quelque part en Finlande et plus tard par Nauen. Dans cette situation – on était alors en novembre 1918 – les dirigeantEs des syndicats rejoignirent les grands industriels au sein de l'Arbeitsgemeinschaft (ce qui signifie apparemment « communauté du travail » et désigne des institutions de collaboration de classe NDT).

Par rapport à cela, Hugo Stinnes écrit dans ses mémoires [je cite de mémoire] : « Nous étions complètement battuEs. Dans cette situation désespérée vint le grand homme Legien, président du Comité Général des Syndicats en Allemagne, comme notre sauveur. Il le fit, en fait, il nous sauva ; et cela ne doit pas être oublié ». Stinnes n'oublie pas. Industriel millionnaire, et un des plus gros armateurs d'Allemagne, il nomma un de ses plus gros navire « Karl Legien ». Si jamais une classe ouvrière dans un pays du monde fut déloyalement trahie, ce fut la classe ouvrière allemande. Est-ce que les travailleurs/euses étaient « mûrEs » pour la révolution sociale ? À Lunen, dans le district de la Rhur, les mineurs prirent possession des mines de charbon et les firent tourner durant plus de 5 mois, le travail administratif étant effectué par leurs femmes et leurs filles. Durant cette période, la production fut plus élevée que jamais. Pareil pour les travailleurs/euses agricoles dans un domaine à Golnow en Poméranie, qui s'en emparèrent et le travaillèrent pendant plus d'un an en tant que communauté armée. Chaque membre de la communauté gardait des armes dans sa maison, mais aucun cas de violence, ou même de rudesse, ne se produisit. Ils/elles avaient leur conseil ouvrier, vivaient et travaillaient leur domaine en paix jusqu'à ce que les troupes de Noske ne les forcent à retourner de nouveau à l'esclavage salarié. Ce sont seulement 2 exemples parmi de nombreux autres qui peuvent être cités.

Laissez nous lever le rideau ! C'était Karl Radek – alors (en 1919) plénipotentiaire russe en Allemagne – qui déclarait ouvertement « une révolution ouvrière victorieuse en Allemagne maintenant signifie une révolution perdue en Russie ». Staline, discutant la situation en Allemagne (en 1923) recommandait : « Dans mon estimation, les travailleurs/euses allemandes doivent être contenuEs, pas stimuléEs ».

En fait, comme le temps l'a montré, le Komintern n'a pas seulement liquidé de manière sanglante les véritables révolutionnaires à Kronstadt et en Ukraine, mais a également délibérément empêché la révolution ouvrière en Allemagne.

Les marins soutenant le Comité Révolutionnaire sentaient que c'était leur devoir de poursuivre leurs activités et d'assister leurs camarades de classe à tout prix. Pour ce faire, ils étaient même déterminés à faire usage, en cas de nécessité, des unités de la Flotte de guerre, qui bien qu'immobilisée par les clauses de l'armistice était encore armées et prête à l'emploi.

Mais il fallait faire face à d'autres difficultés. Des centaines de millions de travailleurs/euses étaient encore tenus dans les limites de système obsolète d'organisation, dominés par des leaders conservateurs/rices. Ce fut absolument illustré à l'occasion de la première Convention de Tous les Conseils d'OuvrierEs et de Soldats, en décembre 1918. Cela paraît incroyable, mais en dehors de ce parlement « révolutionnaire » il fut trouvé nécessaire de former un groupe révolutionnaire ! Et quand Karl Liebknecht, comme orateur principal, souligna très justement : « La contre-révolution est au milieu de nous », certains des délégués levèrent leurs fusils contre lui.

Le même jour, une tentative contre-révolutionnaire fut faite pour capturer le cuirassé Baden. Du sang fut répandu, mais la tentative fut gérée avec efficacité, et l'homme de confiance du Baden fut acclamé avec enthousiasme par ses camarades victorieux en revenant de la Convention de Berlin. Quelques jours après, un camion rempli de marins de la « Caserne des Mille Hommes » écrasa un soulèvement contre-révolutionnaire mené par des grands propriétaires terriens de l'Est Friesland et ils aidèrent leurs camarades travailleurs/euses dans les fermes à mettre en place un efficace Conseil des Travailleurs/euses Agricoles. Quand le détachement retourna dans sa caserne, il laissa derrière lui une communauté révolutionnaire.

À peu près au même moment, le soi-disant « Gouvernement populaire » [d'Ebert, Scheidemann, Noske etc...] à Berlin envoya un délégué à Wilhelmshaven dans une tentative destinée à inciter les conseils de travailleurs/euses et de marins à obéir à ses ordres. Il fut reçu par certain des membres du Conseil des Cinq, mais échoua et tout continua comme avant. En janvier 1919, quand le gouvernement de Berlin envoya un de ses ministres avec la même mission, il fut arrêté par un détachement de la 15^{ème} demi-flottille de torpilleurs.

Pendant ce temps, le gouvernement de Berlin avait imprimé de grandes affiches qui furent collées sur les murs et les bâtiments des villes dans tout le Reich – quoique pas à Wilhelmshaven, Brunswick et dans d'autres endroits où les révolutionnaires avaient le contrôle – avec en grandes lettres : « Socialisme dans toute l'Allemagne », « Le socialisme est en marche » etc... Ce qui en fait était en marche, cependant, c'était les vieilles forces réactionnaires menées par les gens « émancipant la social-démocratie ». Leur principal journal, Vorwärts (En Avant) – capturé 2 fois et dirigé par les travailleurs/euses révolutionnaires à Berlin – mais plus tard recapturé par les sociaux-démocrates – publiait, au moment même où des centaines de travailleurs/euses étaient en train d'être tués dans les combats de rue à Berlin, l'incitation suivante : « Karl und Rosa, viel Hundert Tote in einer Reih' Rosa und Karl sind nicht dabei » [Plusieurs centaines de mortEs alignés, mais Rosa et Karl ne sont pas parmi eux/elles. » - Rosa et Karl étaient, bien sûr, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.].

À la propagande sociale-démocrate en faveur d'une Convention nationale, les communistes révolutionnaires répondirent avec : « Pas de Convention Nationale ! Armez les travailleurs/euses dans les usines ! Établissez des tribunaux révolutionnaires pour juger les criminels de guerre et les contre-révolutionnaires !

À ce moment, la guerre civile était loin de son apogée. Les batailles décisives vinrent plus tard. Les nouvelles formations des travailleurs/euses industrielLES étaient juste en train de monter sur la ligne de front. Ils/elles menèrent leurs batailles, pas comme des hommes ou des femmes de parti ou des syndicalistes, mais comme des unités d'usines révolutionnaires indépendantes. Dans cette atmosphère très critique, le 28 décembre 1918, un parti naquit qui, après de longues et véhémentes discussions fut appelé Kommunistische Partei Deutschlands' [Spartakus Bund], [Parti Communiste d'Allemagne – Ligue Spartacus].

Il incluait seulement des parties des groupes révolutionnaires mentionnés dans le chapitre précédent. Des groupes comme les Communistes Internationaux/ales à Brême, Wilhelmshaven, Brunswick etc...ne le rejoignirent jamais officiellement. Il est important de noter que le Parti Communiste d'Allemagne – Ligue Spartacus [En 1923, le Parti Communiste d'Allemagne, KPD, poursuivait une politique de « front uni »

avec les nationalistes allemands. Le nazi Graf von Reventlow écrivait des articles dans l'organe central communiste « Rote Fahne », « Drapeau Rouge ». Au même moment, Clara Zetkin, députée communiste, déclarait au Reichstag qu' « une collaboration est tout à fait impossible entre la Reichswehr, l'armée républicaine allemande, et l'Armée Rouge ».] était fortement anti-parlementariste quand il démarra. Les syndicats étaient tout autant concernés, le slogan au début était « Détruisez les syndicats ! », qui fut ensuite changé en « Capturez les syndicats ! »

Pendant ce temps, un nouveau mouvement indépendant d'unions industrielles, connu sous le nom d'Allgemeine Arbeiter Union - Revolutionäre Betriebsorganisation [Union Générale des Travailleurs/euses – Organisation Révolutionnaire d'Atelier], apparut brusquement et se répandit dans toute l'Allemagne, atteignant en un temps relativement court plusieurs centaines de milliers de membres. Ce mouvement combattit farouchement la Reichswehr en Allemagne centrale, à l'usine Leuna par exemple, et s'empara, en tant qu'unités de combat de la classe ouvrière, des chantiers navals et des usines en Allemagne du Nord.

En janvier 1919, je fus mandaté par la conférence des Communistes Internationaux/ales de l'Allemagne du Nord-Ouest pour négocier avec Karl Radek – alors plénipotentiaire général bolchevique à Berlin – et pour discuter avec lui des manières et moyens pour établir des communications radio entre Wilhelmshaven et Kronstadt.

Je me précipitai à Berlin dans une locomotive spéciale pour mener ma mission immédiatement. Cherchant Radek en vain au cours de cette journée, je rencontrai accidentellement Karl Liebknecht à minuit qui me raconta que Radek se cachait en banlieue dans un certain appartement de la Société Coopérative des Travailleurs/euses.

Les grèves de masse faisaient rage dans la ville et dans ses districts environnants. Aucun omnibus ou tramway ne circulait. Quand, après une journée éprouvante, j'arrivais à l'appartement « secret » de Radek, ce dernier était occupé par quelques passionnantes visiteuses féminines. À la fin, un débat politique eut lieu et il devint clair pour moi que la dictature du parti bolchevique ne se sentait pas concernée par la tâche de développer la révolution mondiale.

Perspectives et possibilités

AU DÉBUT DE JANVIER 1919, la situation en général était pleinement comprise par les marins de Wilhelmshaven ayant une conscience de classe, qui étaient pour la plupart à la « Caserne des Mille Hommes », sur le sous-marin d'entraînement Deutschland, et sur des vaisseaux plus petits comme les destroyers et les torpilleurs. Pour être sûr que rien ne clocherait, les marins entreprirent de s'éduquer et de s'entraîner eux-mêmes. Des lectures furent données sur le socialisme marxiste, le communisme et la stratégie, à bord des navires et à terre. Au lieu du terme discrédité – à cause de la sociale-démocratie- de « socialisme », le terme « communisme » fut adopté.

En coopération étroite avec les groupes de travailleurs/euses socialistes révolutionnaires en Allemagne du Nord-Ouest et dans les centres industriels de Westphalie (district de la Ruhr), un plan stratégique fut élaboré pour conduire les forces révolutionnaires depuis la côte et l'Allemagne du Sud-Ouest vers Berlin. Un tel plan était jugé préférable plutôt que de laisser les réactionnaires combattre sur le terrain de leur choix. On espérait également soulager les forces révolutionnaires localement et conquérir Berlin pour la classe opprimée.

Les marins révolutionnaires de la base de la Mer du Nord étaient déterminés à combattre, à vaincre ou à mourir pour la cause. Ils juraient que la vieille société de classe devait être achevée, pour ne jamais se relever et qu'ainsi il n'y aurait plus d'esclavage, plus de guerres capitalistes – ils en avaient assez. Décrire avec des mots l'état d'esprit de ces marins est impossible. Dans leurs esprits ils voyaient une nouvelle société mondiale de travailleurs/euses, libres, sans peurs ni manques, une société basée sur une démocratie ouvrière développant l'humanité en une seule unité.

Entre temps, il devint évident que les forces réactionnaires étaient en train d'encercler l'Allemagne du Nord-Ouest. Petit à petit, leurs troupes occupaient certains points stratégiques, pas comme une armée en marche, mais comme « visiteurs » et « sympathisants » des révolutionnaires. Pendant ce temps, toutefois, entre le 10 et le 15 janvier, le conseil des marins de Weser envoya un petit torpilleur à Wilhelmshaven rempli de marins qui souhaitaient combattre de nouveau, côte à côte avec leurs vieux camarades. Avec ces marins, un certain lieutenant d'aviation A. fut aperçu dans le Quartier-Général du Comité. Il offrit ses

services à la cause, déclarant « Je suis un prolétaire de naissance, et dans des temps comme ceux-ci, je reviens à la classe à laquelle j'appartiens directement ». A. qui était un officier dans l'ancienne aviation navale impériale, s'avéra être un brillant instructeur et conseiller, ainsi qu'un courageux combattant et, pour finir, un vrai camarade de cœur. En très peu de temps il entraîna 15 jeunes marins, si ce n'est comme pilotes, au moins comme observateurs convenables. Son aptitude comme formateur militaire sauva beaucoup de vies. D'autres camarades capables de commander sortirent des équipages de la Flotte ainsi que des rangs de la base des travailleurs/euses. B., par exemple, un ancien chauffeur du Baden, C., un marin de la flottille de destroyers et D., un docker, élu par les marins révolutionnaires, qui s'avéra être un camarade audacieux et un commandant de port capable [Comme beaucoup des personnes auxquelles il est fait ici référence ont encore des relations en Allemagne, et pour d'autres raisons, elles sont uniquement désignées par des initiales.].

L'effet des efforts faits par ordre du Comité, et la disponibilité et la volonté de ses électeurs/rices, devint évident lorsque fut connu le fait qu'un envoyé, le troisième, du gouvernement Ebert était arrivé en avion à Wilhelmshaven pour avoir un dernier entretien avec les membres du Conseil des Cinq, leur demandant de remettre Wilhelmshaven au gouvernement Ebert. L'homme de confiance du Comité Révolutionnaire était à ce moment occupé à étudier des cartes à la « Caserne des Mille Hommes ». Du camarade commandant les flottilles de torpilleurs et de destroyers il reçut, par téléphone secret – un câble allant du lointain port des torpilleurs directement à la « Caserne des Mille Hommes », le message suivant : « Camarade, les équipages de la flottille B sont aux postes de combat. Nos canons de 88 sont bien disposés pour couvrir le casino des officiers. Sur ton ordre, nous tirerons immédiatement et détruiront la maison des traîtres et ses occupants actuels. Donne l'ordre, s'il te plaît ».

Il y eut un moment d'hésitation, de terribles pensées tournaient dans la tête de l'homme de confiance. Mais cela dura seulement quelques secondes, alors l'ordre fut donné, clair et décidé : « Merci camarade, l'heure de faire cela approche, mais elle n'est pas encore arrivée ».

Pendant ce temps, un messenger spécial arriva de la même flottille et il reçut verbalement le même ordre. Il peut être dit qu'aucun camarade n'était mieux informé que l'homme de confiance du Comité, et il aimait ses camarades comme il aimait la cause. Il les comprenait trop bien, il savait qu'ils avaient raison, mais cela ne pouvait être fait, parce que dans certaines situations il n'est pas suffisant d'être entreprenant.

Le 15 janvier, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht furent assassinés à Berlin par la soldatesque d'Ebert. À Wilhelmshaven, une grève générale fut proclamée par le groupe des Communistes Internationaux/ales qui avait à cette époque, à part plusieurs centaines de travailleurs/euses industrielles, plus de 500 membres parmi les marins de la Flotte. Des meetings de masse et des manifestations armées eurent lieu. Sur les mâts des navires de guerre et sur le mât de la « Caserne des Mille Hommes », le drapeau rouge flottait dans le vent à mi-hauteur. Les prolétaires de la mer pleuraient 2 camarades bien-aimés, tandis que le rédacteur de Vorwärts qui appelait au meurtre avait sa récompense sanglante.

Plus tard, des agents provocateurs se faufilèrent à Wilhelmshaven. Ils se faisaient passer pour des « camarades » et l'un d'eux, au service d'une certaine camarilla militaire, fut démasqué et 2 ans plus tard exécuté par les révolutionnaires en Allemagne Centrale.

Rien ne peut mieux illustrer l'esprit des marins que le fait que le lendemain, le 16 janvier, une tentative fut faite par la réactionnaire Bund der Deckoffiziere [Ligue des Officiers] pour « libérer Wilhelmshaven de la domination spartakiste ». Les révolutionnaires leur donnèrent une leçon en combattant comme peu des gardes blancs pouvaient s'y attendre. Après 6 heures de combat de rue, durant lesquelles plusieurs personnes furent tués, la Ligue se rendit inconditionnellement. La rue menant au pont Jachmann était pleine de fusils et de mitrailleuses abandonnés. Certains des officiers avaient donné leur parole de ne pas prendre les armes contre les socialistes révolutionnaires, et il fut plus tard prouvé qu'ils avaient tenu leur promesse. Quoi qu'il en soit, ce soulèvement fut inspiré par le gouvernement d'Ebert, le résultat fut une défaite pour les vieilles forces militaristes. Les marins soutenant le Comité combattirent ouvertement leurs opposants et les écrasèrent plusieurs fois, mais aucun des officiers ne fut exécuté.

À peu près au même moment, un autre coup de main réactionnaire fut tenté à Jever à Oldenburg, qui fut aussi écrasé par les commandos de la « Caserne des Mille Hommes ». Une fois de plus, quand les marins retournèrent à Wilhelmshaven, ils avaient laissé dans le district de Jever une communauté de travailleurs/euses socialistes. Mais cette fois-ci ils ne rentrèrent pas seuls. Ils ramenèrent avec eux, pour les mettre en état d'arrestation jusqu'à ce que les choses se calment, un capitaine-général provincial qui ne croyait pas à la révolution. Malheureusement cet homme fut oublié à la prison militaire de Heppens à

Wilhelmshaven, et quand plus tard ses frères officiers de l'armée Gerstenberg ouvrirent sa cellule et qu'il leur dit qu'il était le capitaine-général du district de Jever, ils ne le crurent pas et ils le battirent bruyamment !

Vers la fin de janvier, la tension augmenta parmi les marins. Berlin tomba, Kiel également [La révolte de Kiel éclata, mais comme de nombreux marins étaient rentiers chez eux elle s'éteignit très vite. Des milliers allèrent à Hambourg où ils formèrent un soi-disant Haut Conseil de la Marine du bas de l'Elbe, Oberster Marine Rat der Niederelbe. Les activités de ce conseil se confinèrent à réquisitionner – par les armes – des victuailles dans les districts environnants. Incapable de mettre la main sur l'or des banques, il saisit – temporairement – les fonds des syndicats à Hambourg. Après l'exode des rebelles de Kiel, le conseil de Kiel fut presque vidé d'éléments révolutionnaires. Et c'était principalement dû au fait que les réactionnaires, tels que le social-démocrate Gustav Noske, l'utilisaient plus ou moins comme une façade pour les forces militaires de la réaction organisée. C'est de là que partit la brigade contre-révolutionnaire d'Erhardt.], Brême était attaquée à revers par une grande armée. Bien qu'un système de postes de garde composés de travailleurs/euses et de marins ait été organisé à Wilhelmshaven et dans les districts environnants, et qu'un tribunal d'urgence ait siégé pour s'occuper des contre-révolutionnaires, c'était loin d'être suffisant. Ce dont Wilhelmshaven avait besoin – et continue à avoir besoin, et pas que Wilhelmshaven ! – c'était une révolution à grande échelle depuis la base.

Il était clair que cela ne serait pas atteint en collaboration avec le vieux personnel des conseils de travailleurs/euses et de marins, mais seulement en apportant du sang frais parmi les rangs des socialistes révolutionnaires du Comité et ceux de ses actives unités de combat sur terre et mer. Dans la sphère économique, le Comité envisageait une association de producteurs/rices libres et égaux/ales, basé sur un système de démocratie ouvrière, utilisant – car ils/elles allaient probablement être isolés – l'or de la Reichsbank comme un moyen d'échange avec les pays capitalistes, et, bien sûr, cela signifiait que l'or ne pouvait être utilisé contre les travailleurs/euses révolutionnaires.

Le grand espoir semblait être la Russie. En tous cas, il n'y avait pas de temps pour la discussion, le moment final était venu d'agir – même en vain – au moins comme exemple.

La Commune révolutionnaire de Wilhelmshaven

LA LUTTE LE LONG de l'ensemble de la côte de l'Allemagne du Nord-Ouest augmentait en férocité et les groupes révolutionnaires combattant dans des conditions extrêmement difficiles autour de Brême furent détruits après une résistance acharnée.

Dans cette situation, le Comité Révolutionnaire à Wilhelmshaven ordonna à tous les marins de la Flotte disponibles à terre, soutenus par quelques torpilleurs qui étaient à l'ancre, mais prêts à l'action dans le Judebusen, de combattre l'armée blanche en approche. Les sections avancées des marins marchèrent 15 à 20 kilomètres depuis Wilhelmshaven jusqu'à la ligne de front, prenant leurs positions dans des tranchées creusées bien avant. Ces sections, comprenant chacune de 10 à 30 marins, avec un Obmann (représentant, chef) élu ou homme de confiance, entreprirent de tenir le terrain contre l'avancée des troupes d'Ebert. Les marins comprenaient pleinement que leurs 3 000 hommes, avec peu d'expérience du combat à terre, pourraient difficilement égaler une armée de 40 000 officiers expérimentés, mais ils comprenaient également que le combat devait avoir lieu à tout prix, et que dans leur propre intérêt et dans celui de la cause, ils devaient y avoir une discipline – une discipline volontaire basée sur l'affection et la confiance. Ils traitaient leurs propres délégués, tout comme les camarades aux postes de commandement, avec un amour et un respect fraternel.

Pendant ce temps, la « Caserne des Mille Hommes » fut mise en état de défense. Des mitrailleuses, des fusils, des munitions et des grenades à main furent distribués et stockés à tous les étages, des mitrailleuses furent montées sur le toit de ce bâtiment puissant et massif. Le 26 janvier, à midi, le Comité Révolutionnaire proclama l'état de siège dans Wilhelmshaven. Les vieux conseils de travailleurs/euses et de soldats furent destitués. Au même moment, la Reichsbank, avec 21 millions en or, fut saisie, et le bâtiment gardé par une troupe spéciale de 50 marins avec 15 mitrailleuses. À la suite de la Reichsbank, toutes les autres institutions financières furent saisies occupées par des marins armés ; de plus furent aussi tous les bureaux de statistiques, le télégraphe, les bureaux du téléphone, les centrales fournissant électricité et eau, tous les moyens de transport et de circulation, les gares, les dépôts de nourriture et de matières premières, les ateliers d'imprimerie et tous les bâtiments gouvernementaux. Les trains furent

arrêtés, ils pouvaient arriver mais pas repartir. Dans cinq différents journaux, imprimés en grandes lettres, placardés dans toute la ville, était annoncé l'essentiel des événements à venir.

Les ouvrierEs, les retraitéEs, tous/tes les travailleurs/euses en détresse, particulièrement celles et ceux qui vivaient dans des huttes et des baraques en bois, furent invitéEs à saisir les maisons presque vides des riches et à les occuper immédiatement, ce qui fut fait sans délai. Il y avait également beaucoup de prisonniers de guerre, qui furent libérés sans discussion à propos des « différences de race » et de nationalités. La conscience de classe avait résolu ces « problèmes » sur le champ... « C'est l'existence sociale de l'homme qui détermine sa conscience ».

Le 27 janvier, dans la matinée, un des entrepôt qui débordait de provisions de la Marine fut ouvert par ordre du RC et de nombreuses tonnes de viande salée, de porc salé, de bacon, de pois, de riz et de nourriture en boîtes furent gratuitement distribuées parmi les habitantEs de Wilhelmshaven. Celles et ceux dans le besoin reçurent suivant leurs nécessités. Pendant ce temps, étaient reçues des informations envoyées par les observateurs qui étudiaient le mouvement de l'armée en approche, Wilhelmshaven était encerclé de tous côtés sauf par la mer et certaines des unités de marins, soutenus par une petite canonnière, avaient déjà engagé le combat contre les troupes avancées d'Ebert. En fait ces camarades étaient au contact des troupes d'officiers qui les chargeaient et ils perdaient du terrain.

Au même moment, il était évident que l'espoir d'une assistance de la part de la forteresse Heppens devait être complètement abandonné à cause d'un sabotage à grande échelle. Dans une telle situation, faire usage des torpilleurs dans le Jadebusen aurait été désastreux. Tout ceci, et la situation en général, fut discuté avec le plus grand sérieux par les délégués lors d'une réunion à la « Caserne des Mille Hommes ». Il en résulta qu'ordre fut donné aux sections combattantes de marins de se reconcentrer près de leur point de départ. Cela se fit de manière ordonnée. Durant les quelques heures suivantes, les révolutionnaires intensifièrent leurs activités, réalisant quelques avances locales, et détruisant quelques positions hostiles dans le voisinage de Mariensiel.

Même dans ces circonstances, les leaders sociaux-démocrates d'Oldenburg, dans l'Est Friesland, furent autoriséEs à tenir un meeting à la cantine de Wilhelmshaven. Ils/elles avaient demandé à voir le Comité Révolutionnaire, et 2 délégués de la Flotte, avec un camarade du Comité Révolutionnaire, allèrent les rencontrer. L'un de ces sociaux-démocrates, connu comme le pontifex maximus d'Oldenburg, avait juste commencé à parler lorsque les propres membres de son parti lui dire avec rudesse qu'il ferait mieux de « la fermer » au moment où il essayait de les persuader de ne pas se mélanger avec les marins, mais juste d'attendre et de voir, bien que certainEs l'applaudissent, voyant dans sa politique attentiste le moindre mal et croyant qu'il serait toujours temps de prendre le train des vainqueurs en marche si une victoire devait émerger. Pour eux et elles, la situation apparaissait instable. Ils/elles étaient, sans aucun doute, inclinés vers le capitalisme, et en conséquence essayaient d'affaiblir la cause socialiste de toutes les manières possibles. Ils/elles avaient peur de leurs propres ombres et agissaient d'une manière sournoise. Cela devint évident lorsque la rumeur se répandit que les spartakistes avaient braqué la Reichsbank pour leur propre profit et que plusieurs millions en or avaient déjà été évacués par bateaux. Quelques mois après, cependant, en juillet 1919, le « Tribunal Extraordinaire du Peuple » d'Ebert à Wilhelmshaven reconnut que le Comité Révolutionnaire, bien que composé de « communistes fanatiques », avait gardé les mains propres.

Dans l'après-midi du 28 janvier, les premiers obus d'un canon de campagne, évidemment destinés à la « Caserne des Mille Hommes », s'écrasèrent dans le district du port

À peu près au même moment, un petit navire de guerre qui, comme cela transpira plus tard, avait été dans les eaux scandinaves pendant plus de 3 mois demanda par radio s'il pouvait accoster sur les docks de Wilhelmshaven. Le camarade D., le commandant en fonction du port, soupçonnant cet arrivant tardif, insista pour questionner le capitaine avant de lui autoriser l'entrée. Le commandant du vaisseau, un capitaine de corvette impérial, fut invité à rencontrer le camarade D. sur la jetée, où il dut répondre à de nombreuses questions, D. lui disant finalement qu'il garderait lui-même un œil sur lui, et que si lui, le Herr Offizier, était lui même sage, lui, camarade D., s'occuperait qu'il ait une autre bague à cigare à mettre dans sa pochette.

Ailleurs, des choses plus sérieuses étaient en train de se produire. À la gare principale de la ville, une bataille faisait rage. Beaucoup des marins étaient mortellement blessés. Une colonne motorisée d'officiers avait franchi un avant-poste de marin et de travailleurs et avait tracé sa route jusqu'à la gare, avec l'intention évidente de s'en emparer, et la garde qui la défendait fut forcée, face à l'intense feu de

mitrailleuses, de laisser le passage à un endroit. Soudain la voiture du Comité Révolutionnaire traça sa route au milieu de la colonne des officiers et lança parmi eux de nombreuses grenades à mains. 18 officiers furent faits prisonniers, et 4 mitrailleuses, quelques pistolets automatiques et un certain nombre de dagues navales furent capturés. Le nombre de pertes fut heureusement réduit.

L'Obmann de la garde de la gare, un solide jeune chauffeur du Baden, honteux d'avoir presque laissé les réactionnaires le dépasser, se tenait avec des larmes dans les yeux alors qu'il était face à ces camarades. Mais ils comprirent, une poignée de main franche et tout était bien.

L'ensemble des marins, à la différence de la soldatesque d'Ebert, n'avait pas de désir de revanche. C'était la guerre mais leurs prisonniers n'étaient pas molestés plus que cela n'était absolument nécessaire.

Dans l'après-midi du 29 janvier, un message arriva, adressé aux travailleurs/euses et aux marins, les informant que quelques milliers de travailleurs/euses bien armés, commandés par un jeune socialiste bien connu, P., était en route pour apporter toute l'aide possible aux combattants de la liberté de Wilhelmshaven.

Qui pouvait se lever maintenant pour les socialistes révolutionnaires ? Beaucoup d'entre eux/elles pouvaient déjà entendre les tirs de leurs frères et sœurs affrontant les bataillons réactionnaires à l'Est. Mais ce n'étaient pas les tirs de l'armée révolutionnaire recrutée à Hambourg, Harburg et Brême, comme ils/elles le supposaient joyeusement, c'étaient ceux de l'armée réactionnaire de Gerstenburg. L'armée commandée par le camarade P. n'atteignit jamais Wilhelmshaven. Elle avança jusqu'à Delmenhorst, engagea les forces réactionnaires, subit de lourdes pertes et battit en retraite.

À cette époque, le combat se poursuivait dans les rues et sur les barricades dans tout Wilhelmshaven. De lourdes pertes furent infligées aux réactionnaires, qui combattaient en colonnes compactes. Une pluie de grenades à main descendait sur eux depuis les toits et les fenêtres des maisons, et leurs cris, « Ebert ! Scheidemann ! », furent noyés par ceux des révolutionnaires, « Liebknecht ! Luxemburg ! ».

Encore et encore les suiveurs d'Ebert étaient repoussés, mais de manière toujours renouvelée de nouvelles colonnes d'officiers apparaissaient, principalement pour subir le même sort. Parfois les tirs s'éteignaient et on entendait seulement des explosions, mais ensuite les tirs recommençaient, un ouragan rugissant dans une mer d'éclats et de décombres. Dans ces circonstances, 34 camarades mortellement blessés, et parmi eux le camarade A., furent transportés sur un torpilleur qui les emmena dans une petite ville du bas de l'Elbe.

Cependant, comme la nuit tombait, la bataille de 14 heures pour la « Caserne des Mille Hommes » commença. Parmi les 588 défenseurs, pour la plupart des marins de la Flotte d'attaque, il y avait environ une douzaine de travailleurs, dont quelques femmes et, habillée en uniforme de marin, une jeune fille de 18 ans, la fille d'un officier naval de haut rang. En très peu de temps, un obus de calibre moyen s'écrasa dans le gymnase, suivi par d'autres qui tombèrent autour des baraquements. Une odeur désagréable, quelque chose comme du gaz, remplit l'air. Ensuite les obus commencèrent à éclater à des intervalles courts, dans la partie Ouest du bâtiment. Mais les marins y allaient aussi. Des volontaires furent appelés. Le camarade C. prit leur tête et, en une demi-heure, il avait disloqué une colonne d'officiers, fait trois prisonniers et capturé 2 mitrailleuses lourdes et un canon de 53 mm. La bataille continua toute la nuit, atteignant son apogée durant les premières heures de la matinée, quand, mine après mine, les baraquements furent bombardés.

Des fusées éclairantes et des obus incendiaires furent lancés et l'obscurité changée en feu et lumière. Mais il n'y avait pas de pensées de reddition. Plusieurs tentatives furent faites pour prendre d'assaut les baraquements, mais à chaque fois les troupes de gardes blancs furent repoussées par le feu des mitrailleuses et des fusils des défenseurs. Tandis que le combat progressait, il fut décidé de se battre jusqu'à la fin et de n'abandonner en aucune circonstance.

Mais, quoi qu'il soit vrai que la soldatesque d'Ebert ait eu à subir de terribles pertes, les marins et travailleurs/euses révolutionnaires en subirent également. Il n'y a pas d'intérêt à décrire les scènes atroces vécues durant la lutte, seulement une doit être mentionnée ici. Le camarade H., mortellement blessé, expira en disant « le communisme ou la mort » tandis qu'il serrait la main de l'homme à côté de lui, et ce camarade combattant s'agenouilla et embrassa, en première ligne, ce frère d'arme qu'il ne connaissait pas.

C'était l'aube, 2 camarades tiraient encore avec l'unique mitrailleuse qui n'était pas endommagée... et du mâât de la « caserne des mille Hommes » fut descendu le drapeau rouge en lambeaux de la Commune de Wilhelmshaven, criblé par la fusillade.

Ici se termine un chapitre, mais un chapitre seulement, de l'histoire du prolétariat révolutionnaire de la mer.

Conclusions et questions en suspens

TIRER DES CONCLUSIONS simplement de la surface visible des faits et des expériences générales a seulement une valeur limitée et ne nous permet pas de voir clairement le caractère des développements futurs. L'Histoire ne se meut pas en ligne droite, les zigzags ne sont pas déterminés par une tendance, mais sont un composé de sous-courants qui doivent être pris sérieusement en considération.

Dans chaque pays les intérêts de la classe dirigeante sont étroitement liés à l'histoire préalable du pays, aux relations existantes, et à ses positions particulières dans le cadre d'une situation mondiale donnée. Toutes les activités, les alliances, les pertes et les opportunités sont des relations de pouvoir et de propriété. Tous les changements, les évolutions, les luttes externes sont donc irrévocablement connectés aux changements et luttes internes entre les classes et au sein de la classe dirigeante.

Sans doute, tous les groupes dirigeants ayant existé au préalable ont entravé le développement d'une véritable production et distribution sociale. La clé de la compréhension de l'histoire repose dans le développement historique du Travail.

Seule la lutte de classe sera le facteur décisif et déterminant, avec son point le plus haut – la révolution. Cette dernière est une question de tactiques.

Comme nous l'avons vu, dans le champ pratique des activités sociales et révolutionnaires, les partis politiques ne sont pas mieux informés que les masses. Cela a été prouvé dans toutes les luttes révolutionnaires véritables. Aussi longtemps que les partis opèrent en tant que groupes séparés au sein des masses, la masse n'est pas révolutionnaire, mais les partis non plus. Ils peuvent seulement fonctionner comme des appendices capitalistes.

Le fait demeure, la libération de la classe ouvrière peut seulement être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même. Depuis les enseignements de Marx, Bakounine et d'autres, de nombreux changements et évolutions se sont produits dans les sphères politiques, économiques et sociales. Il n'y a pas de valeurs éternelles. En conséquence, il n'est pas suffisant de simplement répéter les enseignements et les vérités datés de nos pionniers et conseillers, nous devons les développer et les mettre en œuvre.

La période où le capitalisme avançait est révolue, et avec elle la base des vieilles formes d'organisation. Chaque époque a ses propres formes d'organisation, qui sont importantes pour le mouvement en cours dans une période, elle aussi en cours de développement. Toutefois, avec les débuts d'une nouvelle période, les vieilles formes organisationnelles entravent de plus en plus le nouveau développement. Les anciennes formes qui furent utilisées comme moyens de progrès au début d'une période particulière, deviennent, à la fin de cette même période, un facteur d'entrave, et leur effet est hautement réactionnaire. Le temps des organisations ouvrières capitalistes, toujours présentes dans certaines parties du monde, est évidemment révolu.

Les nouvelles conditions doivent être affrontées avec de nouvelles formes d'organisation et de nouvelles méthodes et dans le délai le plus court. Les travailleurs/euses eux/elles-mêmes, organisés en tant que classe révolutionnaire doivent agir. Les travailleurs/euses doivent être les maîtres, et pas les serviteurs/rices, de leurs propres organisations.

La classe ouvrière a besoin d'un mouvement qui tracera avec soin les chemins de ses propres règles de conduite. Un mouvement entièrement nouveau basé sur la solidarité de la classe ouvrière, l'unification dans le travail, des conseils ouvriers libres et indépendants comme cadres auto-affirmés d'unités combattantes, basés sur les navires, sur le rail, les avions, les ateliers, les mines, les usines et les communautés agricoles. Les travailleurs/euses n'ont pas besoin de leaders professionnels, nos hommes et femmes de confiance doivent être seulement des camarades ayant une conscience de classe et des enseignants, révocables à tout moment par le vote de leurs électeurs/rices directs.

Nous n'avons pas de projets clés en main pour le futur proche, mais nous oserons prédire que la présente guerre mondiale terminera inévitablement avec une crise sociale et économique approfondie et des conséquences révolutionnaires. Les travailleurs/euses d'Europe, agissant par eux/elles mêmes, libérées des attaches de formes organisationnelles dépassées, n'attendent pas l'appel des dirigeants

professionnellEs des partis. Il y aura enfin un véritable mouvement de la classe ouvrière révolutionnaire sur le continent européen.

Épilogue

JE NE PEUX TERMINER mon histoire sans regarder l'état des affaires dans les rangs des travailleurs/euses allemandes, ce qui est du plus grand intérêt pour la classe ouvrière anti-nationaliste dans son ensemble.

C'est très vrai, les masses laborieuses allemandes, attachées à un système dépassé et sous la pression d'un dictateur carriériste, ont perdu leurs longues et sanglantes batailles révolutionnaires. Mais il en est de même jusqu'à maintenant pour les grandes masses de tous les pays. En fait, la classe ouvrière allemande en général, bien que torturée par de terribles souffrances, est opposée à l'idiotie nationaliste, libre de toute haine raciale, du nationalisme et du soi-disant patriotisme.

Néanmoins, ils/elles savaient qu'ils/elles avaient, dans des conditions qui étaient souvent le résultat logique de leurs propres activités, échoué à vaincre le « fascisme » et, par conséquent, ils/elles s'efforcent d'évaluer les arguments de leurs camarades ouvrierEs ayant une conscience de classe à l'étranger. Mais on ne peut attendre d'eux/elles qu'ils/elles remplacent leur actuel bourreau nationaliste par un autre.

ÉquipéEs avec un réseau clandestin empiriquement organisé, utilisant des méthodes changeant continuellement, les travailleurs/euses révolutionnaires allemandEs essaient de faire leur possible pour informer les masses de ce qui est juste en train de se passer, ainsi ils/elles comprendront plus lisiblement la situation. Ces camarades ouvrierEs ne peuvent être trompéEs par aucune propagande nationaliste.

Ils/elles sont conscientEs que pour détruire le « fascisme », qui est plus ou moins la forme dirigeante des pouvoirs capitalistes aujourd'hui, les travailleurs/euses de tous les pays doivent détruire le capitalisme et que cela ne peut être accompli que sur la base d'une véritable solidarité de classe. Ce temps n'est pas éloigné, quand on ne peut ignorer plus longtemps que des parties considérables de la classe ouvrière allemande ont résolument combattu pour la grande cause et qu'elles sont, même en ces temps marqués par la plus sombre réaction, encore en train de combattre au premier rang du prolétariat révolutionnaire.

Laissons les nationalistes, qui sont sûrement les dernierEs habilitéEs à jeter la pierre à qui que ce soit, crier en répandant leurs mensonges et leurs moqueries sur les véritables combattantEs de la liberté, cela renforcera et élèvera seulement les esprits des forces anti-nationalistes et, au cours du temps, celles-ci balaieront la lie de la communauté humaine.

IKARUS

* IKARUS (Ernst Schneider), *The Wilhelmshaven Revolt: A Chapter of the Revolutionary Movement in the German Navy 1918-1919*; préface de Mat Kavanagh, Freedom Press, London 1944.

« Icarus » était le pseudonyme d'Ernst Schneider (1883-1970?). Né à Königsberg, il était travailleur portuaire et marin (barreur) ; il avait été social-démocrate, puis un des éditeurs de la revue Kampf, à Hambourg, « organe indépendant pour l'anarchisme et le syndicalisme » (1912-1914). Membre de l'IKD de Wilhelmshaven, il fut actif dans les mutineries navales de 1918. En prison après l'insurrection de Wilhelmshaven de janvier 1919. Sa spectaculaire évasion de prison en septembre 1920 lui valut le surnom d'Ikarus. Il participa à la formation du KAPD (Parti Communiste Ouvrier D'Allemagne) à brême en 1920. En 1923, il fut actif dans l'insurrection de Hambourg organisée par le KPD en octobre, et ce en tant que leader du KAPD et de l'AAU. Secrétaire de l'Association des Marins Allemands (Deutscher Seemannsbund – DSB) à Bremerhaven, 1926-29.

De 1926 à 1929, il fut l'organisateur de l'AAU des Marins à Cuxhaven et l'éditeur de la revue des marins unionistes : Wellenbrecher (« Brise vague »), Bordzeitung der Seeleute. Il fut arrêté par la gestapo en 1935, et il put passer en Grande-Bretagne via Anvers en 1939. Actif contre la guerre au sein de l'Anti-Parliamentary Communist Federation et l'un des principaux contributeurs de Solidarity (le journal de l'APCF NDT) entre 1938 et 1945. Son groupe, avec sa revue Solidarity, défendit des positions internationalistes Durant la seconde Guerre Mondiale. (Voir aussi: Kuckuk, Peter, Syndikalisten und

Kommunistische Arbeiterpartei in Bremen in der Anfangsphase der Weimarer Republik', Archiv für die Geschichte of Widerstandes und der Arbeit (AGWA), no. 14, Bochum 1996; p. 15-66.)

Pour la gauche communiste en Grande-Bretagne, lire le livre essentiel de Mark Shipway, Anti-Parliamentary Communism. The Movement for Workers' Councils in Britain, 1917-1945, Macmillan Press, London 1988.

Quelques textes d'Icarus, parus dans Solidarity, ont été re-publiés dans Class War on the Home Front, Wildcat Group, 1986. (Note de Ph. Bourrinet)

Brochure La Révolution allemande

